



## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr](mailto:ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr)

## LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

[http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg\\_droi.php](http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php)

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE DE METZ

Jacques GRANDJONC

COMMUNISME / KOMMUNISMUS / COMMUNISM .

ORIGINE ET DEVELOPPEMENT INTERNATIONAL DE  
LA TERMINOLOGIE COMMUNAUTAIRE PREMARXISTE  
DES UTOPISTES AUX NEO-BABOUVISTES

1785 - 1842

Vol. 1/2

Texte

1979

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES DE METZ	
N° d'inv.	52334
N° de cat.	TR 14 / 1
	I

Mention Très Honorable

Chapitre VI. <u>Amorces internationales</u>	158
Mouvements, contacts et influences dans l'Europe des années trente	159
Ligue des Justes et Société des Saisons en mai 1839, ou la fin d'une légende tenace	171
Les Allemands à Paris	174
Les textes (176) Une culture nouvelle (178)	
Klasse - Arbeiterklasse (181) Proletair/ Pro- letarier, Proletariat, proletarisch (183) Les termes anglais Proletarian, Proletariate et le français prolétarien (188)	
Chapitre VII. <u>Extension internationale et diversifica 1840 - 1842</u>	190
"Une ère nouvelle" (190) Diffusion de "communiste" et "communisme" (192) Transcriptions anglaises et allemandes (193)	
La crise sociale de 1839/1840 et les écoles communistes	195
En Grande-Bretagne (195) En France (197) Alliances et confusions (200) Des Icariens aux Humanitaires (203) Les Allemands de Londres et de Paris (206)	
Les vocables nouveaux et leur traitement lexicographi- que	208
Chapitre VIII. <u>L'amorce des grands débats du socialisme et du communisme</u>	213
Internationalisme	213
Cosmopolitisme et internationalisme (215) Inter- national et ses composés (218)	

Le socialisme comme science. Socialisme scientifique	220
"L'empire de la science commence" (220) De la "science sociale" au "socialisme scientifique" (223) ""Science révolutionnaire" (232) L'usage de Marx et Engels (234)	
Transformer les hommes	237
Le problème du pouvoir. Démocratisme et dictature	240
L'exercice de la souveraineté (240) L'abolition du prolétariat (241) Quelle dictature? (243) La souveraineté du peuple (243) Dictature de classe de la bourgeoisie (244) Dictature de classe du prolétariat (246) La Commune de Paris (248) Utopie et dictature (249)	
Conclusion	

## CHAPITRE VI

## AMORCES INTERNATIONALES

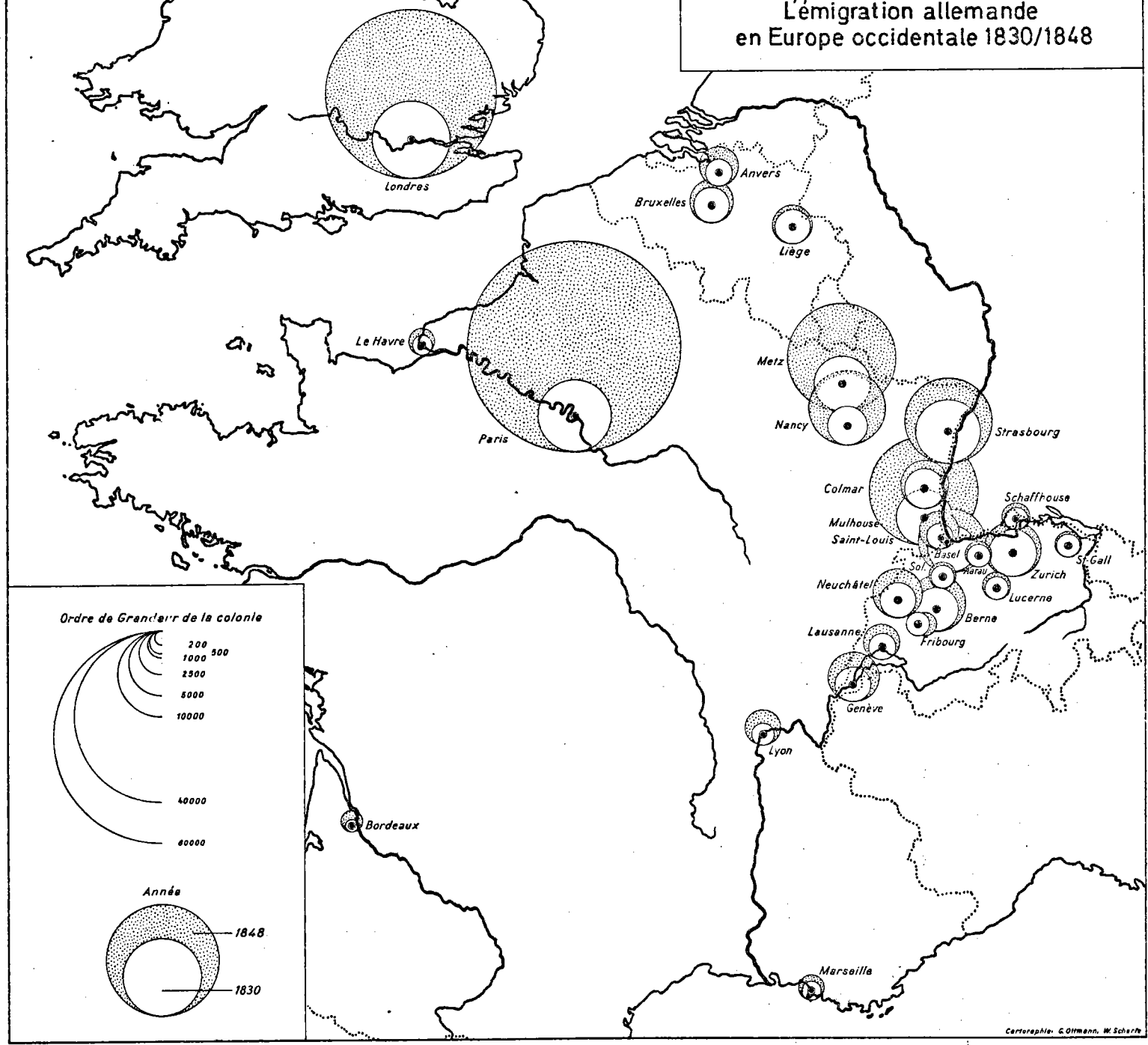
L'évolution sémantique du terme anglais "congress" et son extension en français et en allemand commencée en 1831 n'aboutit, comme on l'a vu<sup>460</sup>, au sens moderne en 1847 que grâce à l'existence d'organisations internationalistes fondées à partir de 1840. Mais ces organisations ont été précédées de contacts internationaux individuels relativement nombreux et de courants d'influence réciproque entre Français et Anglais, d'influence à sens unique des Français et des Anglais sur les Allemands, pendant les années trente, qui ont eu une réelle importance dans la propagation internationale des théories et des vocables démocratiques et communautaires. Certains de ces contacts ou courants d'influence, avec leurs conséquences socio-linguistiques en allemand, en français et en anglais peuvent être assez aisément déterminés grâce aux documents écrits qu'on en possède: d'une part ceux de certains émigrés et artisans allemands organisés à Paris, d'autre part ceux du groupe d'owenistes parisiens, enfin la traduction anglaise de la Conspiration et d'autres textes de Buonarroti par Bronterre O'Brien qui suscita un écho dans la presse radicale et socialiste britannique avant d'exercer son influence sur la création d'organisations chartistes. Pour être bref, et sans pour autant négliger les relations antérieures plus diffuses<sup>461</sup>, on peut dire que c'est de la période 1832-1839 que date la transposition du vocabu-

bulaire égalitaire et communautaire d'origine babouviste ainsi que du vocabulaire saint-simonien en anglais et en allemand, et réciproquement du vocabulaire oweniste de l'anglais en français et en allemand - avec un léger décalage de 1839 à 1841 en ce dernier cas pour l'allemand<sup>462</sup> .

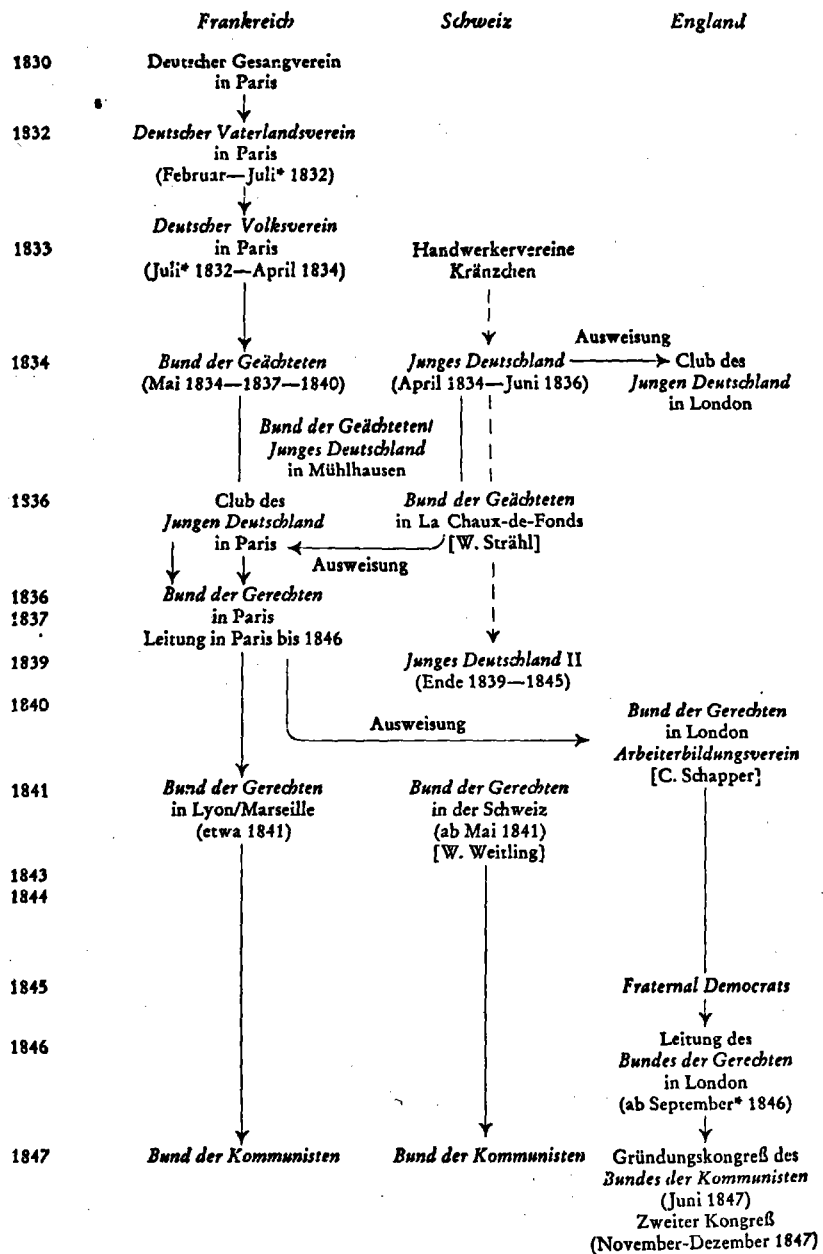
### Mouvements, contacts et influences dans l'Europe des années 30

Le phénomène migratoire intra-européen amorcé dès la fin des guerres napoléoniennes et accéléré à la fois par la crise agricole consécutive aux lois prohibitives sur les grains des pays occidentaux (Grande-Bretagne, France, Pays-Bas)<sup>463</sup> et par la mise en place sur le continent de nouvelles techniques industrielles souvent importées d'Angleterre<sup>464</sup> , est suffisamment sensible dès la période de la Restauration pour qu'en 1823 par exemple une circulaire ministérielle française fasse obligation aux préfetures d'établir chaque mois "le relevé des étrangers de passage" dans chaque département<sup>465</sup> . Le phénomène connaît toute son ampleur à partir de 1830/1831, époque à laquelle plusieurs dizaines de milliers d'étrangers séjournent déjà tant en France qu'en Angleterre<sup>466</sup> ; et leur nombre ne fera que croître jusqu'à la révolution de 1848. Les révolutions de 1830, réussies ou avortées, renforcent le mouvement, que ce soit par l'attraction qu'exercent alors Paris ou Bruxelles, ces villes où la révolution a partiellement abouti, ou par l'émigration forcée, après l'écrasement des soulèvements nationaux dans leurs pays respectifs, de milliers

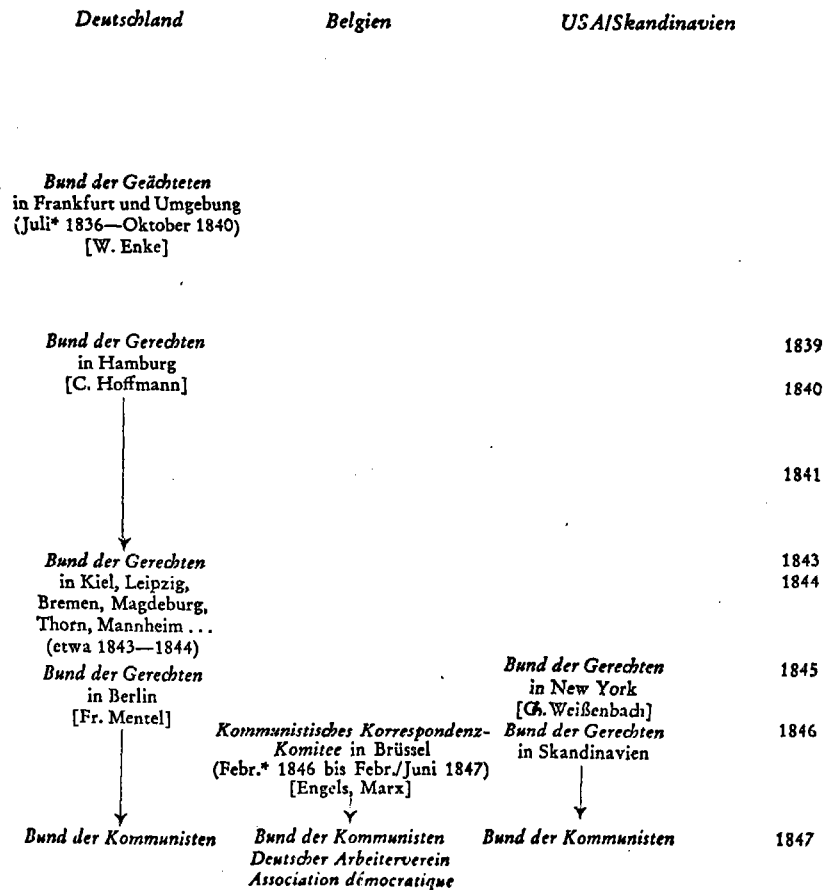
# L'émigration allemande en Europe occidentale 1830/1848



Cartographie: G. Oilmann, W. Schartz



\* Die genauen Daten sind nicht überliefert.



Les associations ouvrières allemandes et les sociétés démocratiques internationales

1830 - 1847



de Polonais, d'Italiens et, en moins grand nombre, d'Allemands en direction de la France, de la Suisse et de la Grande-Bretagne. Cette émigration d'origine politique, liée à la forte émigration économique, est à l'origine de la création de la Jeune Italie par Mazzini en 1831 à Marseille, suivie de la Jeune Europe à Berne en 1834, de la Société Démocratique Française à Londres en 1835 comme de la multitude des organisations locales ou internationales plus ou moins durables des Allemands à travers l'Europe, dont l'implantation d'un pays à l'autre est le fait tantôt de l'envoi d'émissaires, tantôt d'expulsions policières<sup>467</sup> .

De ces mouvements multiformes qui servent de substrat concret aux échanges intellectuels et linguistiques entre diverses nationalités européennes au cours des années trente je citerai, à titre d'illustration, quelques exemples qui s'étalent dans le temps de l'été 1829 à l'automne 1839 et dans l'espace s'étendent à l'Europe centrale et occidentale. Ainsi le typographe allemand Johann Georg Wesselhöft, qui devait adhérer en 1834 à la Jeune Europe avant d'émigrer en Amérique<sup>468</sup> , est-il vraisemblablement en juillet 1829 un émissaire de Buonarroti et de Charles Teste entre Londres, Bruxelles et Paris<sup>469</sup> . Parmi les étrangers présents à Paris en 1830 il en existe un certain nombre, Allemands et Belges, qui combattirent sur les barricades lors des "Trois Glorieuses" et certains furent "décorés de Juillet", en particulier des membres responsables du futur Deutscher Volksverein<sup>470</sup> . La révolution de juillet elle-même ayant attiré à Paris d'anciens

exilés, comme le Toscan et citoyen français Ph. Buonarroti, ou des étrangers, comme l'Anglo-américain Arthur-James Beaumont<sup>471</sup> il s'y produisit une agitation internationale, par exemple celle qui amena la constitution d'une légion belge par le menuisier poète rémois Pierre-Félix Becker, à la préparation de laquelle Buonarroti ne fut pas étranger à Paris et dans laquelle combattit Beaumont à Bruxelles sous les ordres de François Mellinet, général de la Révolution et de l'Empire en exil. Il s'ensuivit l'indépendance belge<sup>472</sup>. Le même Beaumont, de retour à Paris et jusqu'à son arrestation en 1834 est membre de la Société des Droits de l'Homme puis de son Comité directeur, tandis que des Belges appartiennent eux aussi à l'association<sup>473</sup>. Il faut rappeler ici la présence après 1830 de Buonarroti chez Voyer d'Argenson, ainsi que celle de Andreas Riedel depuis 1823 chez Labrousse, chez qui fréquentait également M.-A. Jullien<sup>474</sup>; rappelons aussi les relations de ce dernier avec Ludwig Börne, intellectuel écouté des membres de la Ligue des Bannis, et d'autres exilés d'Europe centrale<sup>475</sup>. Certains des membres dirigeants de l'Association Patriotique Allemande à Paris (1832-1834), Joseph Heinrich Garnier, Hermann Wolfrum, étaient en rapport, relativement étroits avec Lafayette en sa double qualité d'ancien carbonaro et de franc-maçon; Wolfrum était même membre de la loge de la Trinité Indivisible en compagnie de républicains français et polonais<sup>476</sup>. L'intérêt du groupe rassemblé autour de Buonarroti pour les questions internationales et les mouvements sociaux à travers toute l'Europe se mesure par exemple à la part relativement impor-

en ] tante et neuve accordée à l'examen de la situation politique de la Confédération Germanique et de la Suisse dans l'Instruction de septembre 1833 signée de Napoléon Lebon<sup>477</sup> et plus encore à la fondation par Buonarroti fin 1833 de la Charbonnerie Démocratique Universelle dont l'activité s'étendit ] particulier à la Belgique, aux émigrés italiens<sup>478</sup> et, dans une mesure difficile à préciser, aux Allemands de la Ligue des Bannis et de la Jeune Allemagne. En effet d'une part les statuts de la Ligue des Bannis sont d'inspiration charbonnique tant dans la structure qu'ils donnent à l'association, son centralisme autoritaire et hiérarchique, que dans la terminologie employée<sup>479</sup> ; d'autre part les contacts exploratoires et les préparatifs destinés à mettre sur pied cette organisation secrète, attestés par divers textes, dont un Aufruf eines Geächteten an die deutschen Volksfreunde de février 1834, coïncident avec la date de fondation de la Charbonnerie Démocratique Universelle telle que l'a déterminée Saitta<sup>480</sup> .

L'"Appel d'un Banni" fait lui aussi état de la nécessité, affirmée par Lebon et Buonarroti, d'une "bonne société secrète" avant même l'interdiction par le gouvernement français en mars 1834 de toutes les associations politiques, qui précipita la constitution de la Ligue des Bannis en mai. Enfin les relations de Th. Schuster, l'un des principaux dirigeants de la Ligue, avec Buonarroti sont attestées tant par des rapports de police envoyés à Metternich que par Baudement, un des fidèles du patriarche, qui note à ce propos "Schuster (Buonarroti dans ses rapports avec la Suisse)", indiquant ainsi de

façon lapidaire mais assurée le lien de la Ligue des Bannis, et de façon hypothétique celui de la Jeune Allemagne, avec la Charbonnerie Démocratique Universelle<sup>481</sup>. Cependant on ignore tout d'éventuels liens organisationnels entre ces associations politiques, liens qui quoi qu'il en soit n'auraient pas subsisté au-delà de 1836/1837, date de la dissolution des Bannis à Paris, de l'expulsion des Jeunes Allemands de Suisse et de la mort de Buonarroti. On peut se demander en outre dans quelle mesure mettre au crédit de la Charbonnerie Démocratique Universelle, ou de néo-babouvistes moins impliqués dans l'organisation, la publication du journal Le Monde en 1836/1837, au titre significatif puisque c'est ainsi que Buonarroti désignait le comité directeur de cette organisation; le programme du journal rédigé selon ses auteurs dans un "esprit démocratique et social", était de "substituer un cosmopolitisme éclairé au nationalisme exclusif"; Les directeurs en furent l'émigré allemand Daniel Pistor et F. de Lamennais, les collaborateurs Lermnier, Thoré, Cormenin et Friedrich Schüler<sup>482</sup>. D'autres rapports, personnels et de simples militants, sont également attestés au cours de ces mêmes années: en octobre 1833, pendant les grèves et l'agitation ouvrières à Paris, des contacts eurent lieu, encre assez fragiles semble-t-il, entre ouvriers français, allemands et belges<sup>483</sup>; s'ils n'aboutirent peut-être pas au plan organisationnel, ceux-là ou d'autres à même date eurent pour conséquence de marquer de façon décisive les discussions théoriques au sein de l'Association Patriotique Allemande qui adopta comme charte politique une traduction de la

Déclaration des Droits de l'Homme néo-babouviste de Ch.-A.

Teste, traduction qui servit pendant des années de texte de référence aux Ligues des Bannis et des Justes<sup>484</sup>. En avril 1834 deux Allemands travaillant à Lyon y prirent part au soulèvement républicain<sup>485</sup>. Pour sa part le Suisse allemand W. Strähl, facteur en pianos et membre de la Ligue des Bannis à Paris, fréquentait vers 1835 un club d'artisans et d'artistes français où étaient débattues des questions touchant, dit-il, aux arts, à la civilisation, à la littérature, à la religion, etc.<sup>486</sup>. Et il faut rappeler ici que l'évasion d'un bon nombre d'accusés d'Avril en cette même année 1835 est à l'origine de la Société Démocratique Française de Londres<sup>487</sup> dont les contacts avec le milieu ouvrier britannique furent sans doute plus suivies dès l'origine que ne le laisserait supposer l'absence de documents sur ce point car on trouve dès la fin de 1836 dans l'adresse de la London Working Men's Association l'emploi du terme français "exploiteur" qui ne peut leur venir que des néo-babouvistes français<sup>488</sup>.

Courant 1836 arrivaient à Paris quelques uns des membres dirigeants de la Jeune Allemagne (1834-1836), dont Carl Schapper expulsés de Suisse : ils allaient provoquer la scission et la disparition de la Ligue des Bannis, remplacée par une nouvelle formation politique à caractère à la fois clandestin et démocratique, la Ligue des Justes<sup>489</sup>. C'est au sein de cette dernière organisation dirigée par Schapper (à Paris puis à Londres), par Weitling (à Paris puis en Suisse), par Ewerbeck (à Paris), et à laquelle Marx à Bruxelles et Engels à Paris

adhérèrent en janvier 1847, qu'une grande partie de la théorie - et partant du vocabulaire - communautaire puis communiste de langue allemande allait se développer entre 1836 et juin 1847, date de sa transformation en Ligue des Communistes<sup>490</sup>. Or en cette même année 1836 un écrivain légitimiste français, faisant référence à la révolution bourgeoise de juillet 1830 dont il prévoyait les effets néfastes à son avis sur l'Allemagne comme sur le reste de l'Europe parce qu'avant-courrière de la révolution sociale, notait en conclusion d'une Histoire de la philosophie allemande au demeurant fort médiocre: "Après le déplacement de pouvoir qui se trouve au bout de ces sortes de révolutions, une autre question se présentera sans doute; question qui, pour ainsi dire, dépasse les autres de toute la tête: je veux parler de la terrible question qui s'est déjà posée deux fois à Lyon sur le champ de bataille [en 1831 et en 1834], à la face du soleil, au milieu des ruines et du sang. Probablement donc un jour arrivera où, en Allemagne comme en France, le prolétariat viendra demander droit de bourgeoisie dans la cité sociale. Du moins grand nombre de voix éloquentes s'élèvent déjà pour nous enseigner que ce sera là la grande question de ce siècle, la question européenne"<sup>491</sup>. Le processus redouté et reconnu comme international de sa nature était engagé, à portée de main, à Paris même, par une poignée d'intellectuels et de prolétaires allemands, sans parler des contacts qui avaient alors lieu avec les socialistes anglais. Car c'est de 1836 aussi que date l'adresse déjà évoquée de la London Working Men's Association aux classes ouvrières de Belgique, étendue par Schapper et les siens aux classes ouvrières de

Hollande et d'Allemagne<sup>492</sup>, ainsi que la publication anglaise par Bronterre O'Brien de l'ouvrage de Buonarroti History of Babeuf's Conspiracy for Equality<sup>493</sup> qui, si elle n'est pas à proprement parler créatrice de langage neuf, réactualise cependant pour le mouvement radical et ouvrier anglais tout le vocabulaire et les luttes de la Révolution française; on ne trouve guère en effet comme termes nouveaux que "Babouvist"<sup>494</sup>, "Pantheonist"<sup>495</sup>, l'adjectif substantivé "the Equals"<sup>496</sup>; par contre le livre, publié d'abord en livraisons et pour la parution duquel O'Brien se rendit deux fois à Paris en 1835 et en 1836 et rencontra Buonarroti<sup>497</sup>, transmet au mouvement ouvrier britannique un certain nombre de revendications internationalistes, républicaines, jacobines et égalitaires. On en trouve trace par exemple dès l'adresse de novembre 1836 aux ouvriers belges de la London Working Men's Association, fondée au cours de l'été; puis, après que le journal oweniste The New Moral World ait publié de larges extraits de la traduction de B. O'Brien<sup>498</sup> entre décembre 1836 et mars 1837, la tendance néo-babouviste anglaise se fait franchement jour avec la création de la London Democratic Association qui se place "under the banners of the Republic, the 10th of August, 1792"<sup>499</sup>, jour qu'elle choisit quelques années plus tard pour commémorer sa propre fondation<sup>500</sup>; on célèbre aussi à partir de cette date à Londres dans les milieux ouvriers le 22 septembre 1792, jour officiel de la fondation de la 1ère République française; en 1833 les six points retenus par la commission présidée par William Lovett pour constituer la Charte du Peuple (d'où le nom de Chartisme)<sup>501</sup>, dont Engels disait que l'application

en pourrait faire voler la Constitution anglaise en éclats<sup>502</sup>, ne sont pas sans rappeler les principes sur lesquels reposait celle de 1793, reproduite comme première pièce justificative par Buonarroti dans son livre et désormais accessible au public anglais. De 1837 datent d'autres contacts idéologiques poursuivis dans les années suivantes tant à Londres qu'à Paris: ainsi les libéraux et républicains de diverses nationalités, Italiens Polonais, Français, Allemands, réfugiés à Londres essayèrent divers rapprochements mais sans effet durable avant 1840<sup>503</sup>. C'est de 1837 aussi que date le premier voyage de propagande en France de Robert Owen, organisé à l'initiative de Désirée et Jules Gay qui s'y employaient depuis plusieurs années déjà, avec l'aide de Joseph Rey et de Marc-Antoine Jullien<sup>504</sup>; les contacts ainsi établis allaient entre autre permettre la diffusion internationale quasi instantanée de la nouvelle terminologie communiste à partir de 1840, que ce soit par G. Barmby et le New Moral World ou par Désirée Gay et Le Populaire ou d'autres canaux<sup>505</sup>.

En France l'année 1838 est marquée de quelques uns de ces contacts ou lignes d'influence qui méritent l'attention: ainsi à Lyon le Badois Michael Mayer participe à l'organisation d'un grève des ouvriers cordonniers qui dura trois mois et inquiéta un moment les autorités locales qui craignirent un affrontement comme la ville en avait déjà connu<sup>506</sup>. A Paris même au cours du printemps et selon une méthode désormais courante depuis la traduction de la Déclaration des Droits de Charles Teste en allemand, les membres de la Ligue des Justes qui venaient de



se doter de statuts et étaient à la recherche d'un programme politique et social communautaire plus précis et plus détaillé que la Déclaration de 1833/1834; essayent pour commencer d'emprunter ce dernier à des textes néo-babouvistes imprimés ou à des schémas politiques diffusés oralement par les Français: c'est ainsi que dans l'une des "communes" de la Ligue un publiciste, Friedrich Biermann, traduit pour discussion le Catéchisme démocratique de Laponneraye paru en avril/mai<sup>507</sup>, tandis que dans une autre commune Carl Schapper rédige un questionnaire dont certains points, entre autres celui de la prise du pouvoir, s'inspirent sans doute des idées développées par des néo-babouvistes ou blanquistes comme Quignot<sup>508</sup>. On sait que le programme choisi finalement à l'automne 1838 par une commission ad hoc de la Ligue fut le texte de Weitling, Die Menschheit, wie sie ist und wie sie sein sollte, à la préparation et à la rédaction duquel avait participé Heinrich Arends de Riga, texte fortement marqué pour sa part de Fourier et des néo-babouvistes<sup>509</sup>. A côté de ce courant d'influence et apparemment sans rapport avec lui, on constate que des Allemands comme August Wilhelm Eisermann qui fut par la suite, en 1846, partisan de Karl Grün et de P.-J. Proudhon dans la Ligue des Justes à laquelle il avait adhéré entre temps, et Ferdinand Wolff qui à Bruxelles en 1847 aida Marx à rédiger Misère de la philosophie contre Proudhon, étaient en relation avec Auguste Blanqui avant le soulèvement manqué des Saisons en mai 1839<sup>510</sup>. Le seul étranger ayant assurément participé à ce mouvement républicain est encore un Allemand, Rudolf August Florenz Austen de Danzig qui fut condamné à 15 ans de forteresse où il

mourut fou<sup>511</sup> tandis que Carl Schapper, arrêté lors de l'insurrection et mis hors de cause par la chambre d'accusation, était expulsé en novembre 1839 pour l'Angleterre<sup>512</sup>.

Ligue des Justes et Société des Saisons en mai 1839, ou la fin d'une légende tenace

Avant de passer à l'examen de l'importance des Allemands à Paris au cours des années trente dans le phénomène de la diffusion internationale de la terminologie révolutionnaire et communautaire et d'indiquer rapidement leur importance à Londres dans les années quarante, il me paraît nécessaire de faire le point sur la question de la participation de la Ligue des Justes en tant que telle au soulèvement organisé les 12 et 13 mai 1839 à Paris par la Société des Saisons. Il s'agit là d'une erreur communément répandue depuis la publication en 1885 de Zur Geschichte des Bundes der Kommunisten par Engels, victime d'une légende héroïque sans doute forgée par Schapper lui-même ou certains de ses proches, et où il parle de la Ligue des Justes comme d'une section des Saisons et de l'expulsion vers l'Angleterre de ses principaux responsables Bauer et Schapper<sup>513</sup>. Les formulations relativement prudentes encore que déjà erronées d'Engels, qui fit la connaissance de Schapper et de Bauer à Londres en 1843 seulement et ne parle de la Ligue avant cette date que par souvenir de ouï-dire, ont été amplifiées par des historiens français [REDACTED] [REDACTED] qui citent d'abord comme membres de la Ligue ayant participé à l'émeute des 12 et 13 mai, condamnés ou en fuite: Austen, Daniel Mayer, Carl Schapper, Heinrich Bauer, Joseph Moll,

Hermann Wolfrum; qui font état ensuite de membres de la Ligue inscrits sous de faux noms et morts de leurs blessures à l'Hôtel-Dieu; qui montrent enfin Weitling rassemblant les débris de la Ligue des Justes écrasée sur le champ de bataille et se repliant avec elle en Suisse!<sup>514</sup> . Examinons ce qu'il en est au vu des documents, et, pour commencer oublions cette image d'épopée ainsi que Hermann Wolfrum mort tuberculeux dans une maison de santé parisienne depuis avril 1834<sup>515</sup> . Weitling, pour son compte, avait quitté Paris pour un voyage de propagande de la Ligue en Rhénanie et peut-être en Suisse dès le 21 avril 1839: il ne participa donc pas au soulèvement dont il ignorait sans doute la préparation<sup>516</sup> et il ne s'établit en Suisse qu'en juin 1841, venant de Paris où il avait séjourné toute l'année 1840, participant cette fois aux grandes grèves du printemps et de l'été et au soutien matériel des grévistes<sup>517</sup> . Joseph Moll, qui séjourna en France ou en Belgique (à une date inconnue avant de se rendre à Londres) (car il parlait le français)<sup>v</sup>, n'était pas à Paris en 1839, il n'y fut pas emprisonné et n'en fut pas expulsé<sup>518</sup> . Heinrich Bauer qui était alors à Paris depuis la seconde moitié de 1836 environ et membre de la Ligue, ne fut arrêté comme communiste allemand, sur dénonciation en provenance de Genève, qu'en décembre 1841 et expulsé le 16 mars 1842 pour l'Angleterre<sup>519</sup> . Parmi les 85 tués (tous identifiés) de ces deux journées révolutionnaires figurent il est vrai un grand nombre de noms à consonance germanique, mais ce sont, à l'exception d'un jeune compagnon prussien tué de balle perdue, exclusivement des soldats alsaciens du régiment de ligne engagé par le gouvernement con

tre les barricades<sup>520</sup>. Parmi les blessés figurent deux Allemands: Bernhard Schlesinger, passementier de Mayence, blessé à la main droite par balle perdue semble-t-il, qui avait travaillé chez son patron le dimanche 12 mai de 6h du matin à 3h 1/2 de l'après midi "comme tous les dimanches"; et Austen, le seul Allemand pris les armes à la main sur une barricade<sup>521</sup>. Parmi les suspects, c'est-à-dire plusieurs centaines de personnes arrêtées lors des rafles des 12 et 13 mai ou sur dénonciations ultérieures de concierges ou de voisins, les seuls Allemands sont Schapper, Kokelmanns, Isaak-Abraham et le ferblantier Daniel Mayer qui seront tous élargis faute de preuve en novembre et décembre 1839. Le seul membre de la Ligue des Justes, comme il apparaît des instructions postérieures menées en Allemagne contre la Ligue, est Schapper arrêté en redingote hors des lieux de combats. De cet ensemble de faits concordants il apparaît que la Ligue des Justes ne peut être considérée comme une section de la Société des Saisons - si ce n'est par son idéologie puisée à la même source - et qu'elle n'a pas participé en tant que telle ni même par aucun de ses membres en particulier à la prise d'armes des 12 et 13 mai 1839<sup>523</sup>. Le principal auteur de la légende du combat fraternel semble bien être Schapper ou ses compagnons londoniens de qui Engels devait en tenir le récit par oral<sup>524</sup>, car dans une défense postérieure, imprimée, Schapper lui-même ne parle que d'une promenade de curieux qui l'avait amené à proximité des quartiers insurgés<sup>525</sup>. Weitling, qui eut connaissance des événements par les témoins dès 1839/1840, note seulement qu'à la suite de ce soulèvement les poursuites ordinaires en pareil cas s'étendirent aussi à un réfugié allemand, Schapper, qui fut

expulsé pour Londres, ce qui correspond à la stricte réalité telle qu'on peut la déduire des documents authentiques<sup>526</sup>. La filiation française et plus particulièrement néo-babouviste puis "humanitaire" du socialisme et du communisme allemands puis du marxisme est, pour une part, suffisamment prouvée par les contacts personnels et idéologiques des années trente puis organisationnels dans les années quarante pour qu'il soit inutile à mon avis de la chercher là où elle n'est pas.

### Les Allemands à Paris

Etant donné l'absence de courant démocratique organisé et de mouvement ouvrier en Allemagne même, après comme avant 1830, les emprunts linguistiques de l'allemand au français - et dans une mesure moindre alors à l'anglais - représentent un phénomène très particulier et significatif: ils sont dûs à la présence en Europe occidentale, et particulièrement à Paris avant 1840, d'une colonie allemande croissante, et en son sein à une minorité agissante d'intellectuels et d'artisans<sup>527</sup>. Ainsi Heinrich Heine, qui était alors loin de partager les opinions républicaines, assistait cependant le 2 février 1832 à Paris, parmi d'autres Allemands sans doute<sup>528</sup>, à la séance publique de la Société des Amis du Peuple, et il résumait dans un de ses articles pour l'Allgemeine Zeitung l'intervention du "Citoyen Blanqui" contre "la boutique incarnée" - c'est-à-dire Louis-Philippe -, caractérisant d'un trait la tonalité générale de l'assemblée: elle sentait, dit-il, le Moniteur de 1793; et quelques mois plus tard, dans la préface à la publication de ses articles en volume, reprenant l'image à l'adresse des princes allemands, il souligne alors le pouvoir encore subversif du vocabulaire de la Révolution française<sup>529</sup>. Il écrit ail-

leurs à propos de deux républicains allemands, Friedrich Franckh et Gerhard Pappers qui séjournèrent alors à Paris, qu'ils y étaient venus "dans le but de préparer une traduction allemande de la Révolution française"<sup>530</sup> ; aussi bien, en 1832, quand le vocabulaire de la Révolution commence à passer en allemand, n'est-ce encore guère plus que de la "traduction" pour information<sup>531</sup> ; mais dès 1833, dans le milieu désormais républicain puis néo-babouviste de l'Association Patriotique Allemande/Deutscher Volksverein (1832-1834), de la Ligue des Bannis/Bund der Geächteten (1834-1836) et de la Ligue des Justes/Bund der Gerechten (à partir de 1836)<sup>532</sup>, on effectue l'assimilation en allemand du langage de Robespierre, de Maréchal et de Babeuf par l'intermédiaire le plus souvent de Buonarroti, de Teste, de Voyer d'Argenson, etc. S'il n'existe pas alors de traduction intégrale ou même partielle de Buonarroti en allemand, on constate cependant une imprégnation républicaine et néo-babouviste croissante des textes rédigés, pour la plupart de façon collective<sup>533</sup>, de 1832 à 1839 par et pour les associations allemandes à Paris, et que j'ai pris comme base du sondage lexicographique qui suit. Cela ne signifie pas pour autant que toute autre référence culturelle en soit absente: le langage religieux par exemple y joue au contraire un rôle relativement important, encore] très ambigu. Ce langage religieux, traditionnel, est en effet, à l'origine, le seul véhicule culturel théorique de ces ouvriers immigrés, mi-pay-sans mi-artisans sortis d'une Allemagne encore très imprégnée de culture biblique. Il n'est pas étonnant qu'à l'exemple des

paysans révoltés de 1525 ce soit en termes religieux qu'ils fondent et formulent d'abord leurs revendications de liberté (politique) et d'égalité (sociale)<sup>534</sup> ; mais peu à peu le déracinement, l'analyse de leur situation concrète, joints à l'influence des républicains et des socialistes français (parfois aussi anglais), les amènent à utiliser concurrentement à la langue religieuse un vocabulaire nouveau, à se référer à une théorie de la société où le langage religieux n'apparaît plus, en certains cas, que comme moyen de propagande pur et simple<sup>535</sup> .

### Les textes

Etant donné le caractère particulier de cette littérature prolétaire de l'exil dont la conservation est encore plus hasardeuse que celle dont il a été traité jusqu'ici, il est nécessaire de préciser quelles sources ont pu être utilisées, constituant une série aussi continue que possible. Pour l'année 1832, qui marque l'origine des associations allemandes à l'étranger: les appels et comptes-rendus de séances de l'Association Patriotique (Deutscher Vaterlands- puis Volksverein)<sup>536</sup> Pour 1833 et janvier 1834, les tracts du Deutscher Volksverein<sup>537</sup> . Pour l'année 1834, les textes qui serviront pendant près de dix ans de documents de base dans la propagande des diverses associations à Paris: Aufruf eines Geächteten<sup>538</sup> et Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte<sup>539</sup> , qui est une adaptation allemande du Projet de constitution de Charles Antoine Teste (1833), brochure signée du seul Teste mais qui était le résultat d'un travail collectif autour de Buonarroti

dont on connaît certaines corrections manuscrites<sup>540</sup>, Glau-  
bensbekenntnis eines Geächteten<sup>541</sup> et les deux types de statuts  
de la Ligue des Bannis<sup>542</sup> ; en outre, et pour clore en ce qui  
concerne cette année 1834, l'acte de fondation en quatre lan-  
gues (italien, allemand, polonais et français) de la Jeune  
Europe, dit Acte de Fraternité / Verbrüderungsacte etc., signé  
le 15 avril 1834 au domicile de Mazzini à Berne<sup>543</sup>. Pour 1835,  
la brochure anonyme de Theodor Schuster, Gedanken eines Repu-  
blikaners, d'abord publiée sous forme d'articles dans Der Ge-  
ächtete, puis séparément<sup>544</sup>, celles de Eduard Rauch, Die spa-  
nische Constitution<sup>545</sup>, et d'un certain Schäfer, Ideen-Be-  
trachtungen<sup>546</sup>, les anonymes Betrachtungen eines deutschen  
Arbeiters<sup>547</sup>, enfin les Briefe eines Schweizers aus Paris de  
Wolfgang Strähl<sup>548</sup>. Pour la période de juillet 1834 à février  
1836 il faut ajouter Der Geächtete, revue de la Ligue des Ban-  
nis publiée par Jacob Venedey puis par Theodor Schuster<sup>549</sup>.  
Pour la fin 1836, un tract recomposé d'après un original en  
anglais, Adresse des Londoner Arbeitervereins an die arbeiten-  
den Klassen Belgiens, Hollands und Deutschlands<sup>550</sup>. Malgré  
toutes les recherches entreprises, l'année 1837 n'est représen-  
tée par aucun document nouveau, du fait sans doute de la re-  
structuration des anciens Bannis et Jeunes Allemands en Ligue  
des Justes. Pour 1838 et 1839 on dispose enfin des tracts et  
des statuts de la Ligue des Justes<sup>551</sup>, du questionnaire par-  
tiellement rédigé de Schapper intitulé Gütergemeinschaft<sup>552</sup> et  
du manifeste anonyme de la Ligue composé par Weitling, Die  
Menschheit, wie sie ist und wie sie sein sollte<sup>553</sup>.



Ces documents du mouvement ouvrier allemand naissant ont été complétés pour 1830-1831 par des extraits de correspondances de presse sur la situation française après la révolution de juillet<sup>554</sup> ; pour 1832 par les reportages déjà cités de Heine pour l'Allgemeine Zeitung, les Französische Zustände; pour les années 1833 à 1839 par les rapports de mouchards jadis publiés par Karl Glossy<sup>555</sup> ; pour toute la période de 1830 à 1839 par la presse à publication sporadique de l'émigration allemande, dépouillée lors d'une étude antérieure<sup>556</sup>. Si on excepte Heine d'ailleurs, il faut constater l'indigence foncière de cette dernière catégorie de production littéraire en ce qui concerne le vocabulaire qui nous intéresse ici.

#### Une culture nouvelle

Analysant la portée politique de ces documents des origines du mouvement ouvrier allemand qu'il reproduit en grande partie Hans-Joachim Ruckhäberle note très justement quant à leur contenu et à leur forme: "es geht nicht nur um die Veränderung der Vorstellungen, es geht auch um eine neue Sprache und neue Erkenntnis"<sup>557</sup>. Langue nouvelle et savoir nouveau certes, mais qui ne sont pas nécessairement synonymes d'invention verbale ou de premier emploi chez ces Allemands de l'étranger: les seuls termes ou formules réellement neufs à ma connaissance se limitent pour la période envisagée à "Klasse (der Reichen/der Armen)", "arbeitende Klasse/Arbeitsklasse/Arbeiterklasse", à "Proletair" et "Proletariat"<sup>558</sup> et au terme rare alors, préexistant d'ailleurs, de "Vergesellschaftung" utilisé concurremment à "Association"<sup>559</sup> ; parmi

ces emprunts au français les trois derniers sont d'ailleurs dus à la plume d'un intellectuel, Theodor Schuster; neuve par contre est d'abord l'appropriation par ces hommes d'un vocabulaire existant auquel ils donnent un contenu ou une coloration radicalement différents. Cette nouveauté se mesure par exemple à l'emploi ou au non-emploi d'un terme comme "Liberalismus" qui, dans le journalisme courant ou les rapports de mouchards des années trente, sert à désigner le comble du radicalisme politique, la porte ouverte à la révolution sanglante, et qui dans les textes de référence du mouvement ouvrier naissant apparaît deux fois seulement, chez Schuster, qui le récuse comme la théorie avancée du parti de l'ordre politique et social établi: c'est d'emblée au-delà du libéralisme inconsistant et conservateur que se situent ces hommes<sup>560</sup>.

Le lieu de leur culture nouvelle, c'est tout d'abord le langage politique jacobin: Liberté, Egalité, Fraternité, appliqué à leur situation d'Allemands; on trouve donc tout naturellement dans les tracts et les brochures "Freiheit", "Gleichheit", "Brüderlichkeit"<sup>561</sup> (ce dernier terme parfois remplacé par "Humanität"<sup>562</sup>), tandis que chacun de ces Allemands prend conscience de sa triple qualité d'homme, de frère, de citoyen - "Mensch", "Bruder", "Bürger" - parmi ses semblables, ses égaux, au sein de la commune patrie allemande, politiquement inexistante, si ce n'est dans la répression; d'où l'importance d'emploi de termes très anciens ou plus récents, mais révolutionnaires pour l'Allemagne d'alors, que peuvent être "deutsch", "Vaterland" et "Patriot" qui, dès 1832, s'implantent dans le langage des associations allemandes à l'étranger. Le sentiment

nouveau de leur propre dignité se traduit chez ces hommes par l'emploi très fréquent, encore que nuancé de ces diverses appellations. "Mensch" et "Bürger" apparaissent surtout dans des textes à caractère théorique où est revendiqué la qualité universelle d'homme ou le droit à l'exercice politique du citoyen, textes directement inspirés de la philosophie des Lumières et de la Révolution française naturellement<sup>563</sup>. "Bruder" sert le plus souvent à s'adresser aux autres membres de l'association ou à ceux d'associations similaires; dans les années quarante le terme cédera d'ailleurs la place dans les organisations politiques nationales et internationales à "Citoyen/Citizen/Bürger"<sup>564</sup>. J'ai noté ailleurs la prise de conscience nationale de ces Allemands de l'étranger<sup>565</sup> qui se manifeste par la fréquence d'usage des termes "deutsch", "Deutschland", "Patrio", "Vaterlandsfreund", "patriotisch" - qui sont synonymes de révolutionnaire - et à un degré moindre des termes "Vaterland" et "vaterländisch"<sup>566</sup>.

Ce double sentiment de dignité personnelle et d'appartenance nationale s'accompagne naturellement d'une volonté de transformation politique et sociale qualifiée selon le cas de "Reform" ou de "Revolution" devant conduire à la constitution d'une Allemagne unie. Après une certaine hésitation sur le mode de réalisation de l'unité allemande - monarchie ou république -, l'idée républicaine l'emporte dans les organisations à partir de la seconde moitié de 1833 sans doute sous l'influence des luttes républicaines et ouvrières françaises contre la monarchie bourgeoise: c'est de cette période que date en

allemand l'exigence de "demokratische Republik" et l'espoir d'une "deutsche Republik" <sup>567</sup>. Ces Allemands, qui se disent eux-mêmes "Jakobiner" ou plus souvent "Republikaner" <sup>568</sup>, retournant l'accusation que leur adressent les pouvoirs constitués de la Confédération Germanique, déclarent l'ordre établi "Anarchie" <sup>569</sup>. Eux, que les journalistes, l'administration, les mouchards qualifient encore de populace - "Pöbel" <sup>570</sup> -, ils se disent individuellement ouvriers - Arbeiter" <sup>571</sup> - et collectivement peuple - "Volk" <sup>572</sup> - et, faisant référence aux exigences d'égalité et de justice ("Gerechtigkeit"), au désir de bonheur terrestre ("Glück") ou de bien-être minimum ("Wohl/Wohlstand" <sup>573</sup>) qu'ils empruntent indistinctement à la Bible et à la Constitution de 1793, ils amorcent une réflexion sur l'ensemble de la société ou de "l'humanité, telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être" - Die Menschheit, wie sie ist und wie sie sein sollte.

### Klasse - Arbeiterklasse

Cette réflexion, commencée au sein du Deutscher Volksverein à partir de la seconde moitié de 1833 approximativement <sup>574</sup>, amène les artisans et les ouvriers de cette organisation, et de celles qui lui succèdent, à s'approprier désormais le langage de l'analyse sociale, y compris celui de l'économie politique, qui leur était jusque là demeuré totalement étranger: c'est de cette période que date leur prise de conscience progressive de l'existence de deux classes antagonistes au sein de la société et que, pour le dire, ils

ont recours au vocabulaire babouviste ou néo-babouviste. Le terme "Classe/Klasse", à peu près absent du journalisme et des rapports de police<sup>575</sup>, est des plus courants dans les textes des intéressés dès 1832/1833. Il est présent soit sous la forme plurielle plus ancienne "die arbeitenden Klassen"<sup>576</sup> (attestée depuis 1772 et correspondant aux formules "les classes laborieuses", "the working classes" du français et de l'anglais) ou encore "die ärmeren Klassen"<sup>577</sup>, "die ackerbauenden und gewerbetreibenden Klassen"<sup>578</sup>, etc.; soit sous la forme singulière qui n'apparaît à ma connaissance dans le vocabulaire social allemand, sous l'influence de la Société des Amis du Peuple, qu'à partir de mars 1832 dans un tract du Deutscher Volksverein où il est question de la classe bourgeoise triomphante en France après la révolution de juillet<sup>579</sup>; deux ans plus tard, en janvier 1834, la formule "die arbeitende Klasse" est employée à l'occasion de la discussion d'un tract par les membres du Deutscher Volksverein<sup>580</sup>. En 1835 Strähl emploie pour classe ouvrière la formule "Arbeitsklasse" qui deviendra "Arbeiter-Klasse" chez Weitling<sup>581</sup> en 1838. Dès 1835/1836 certains Allemands séjournant à Paris, comme le francofortois Schäfer, membre de la Ligue des Bannis, empruntent à Babeuf ou à Buonarroti certaines de leurs formulations, comme celle de la classe ouvrière qui constitue la partie la plus utile de la nation, à Leroux ou à L'Egalitaire de Sauriac, comme la constitution de la société en deux classes antagonistes<sup>582</sup>. On voit alors apparaître dans leurs écrits l'opposition entre ceux qui ne sont plus seulement des riches - "Reiche" - au

regard de l'éternité, mais historiquement des capitalistes - "Kapitalisten" - détenteurs du pouvoir et de la richesse, non plus seulement appelés "Reichthum", "Eigenthum", etc. mais aussi "Kapital", "Fabriken", "Maschinen", etc.<sup>583</sup> ; et ceux qui, ouvriers - "Arbeiter" -, producteurs de la richesse<sup>584</sup>, sont qualifiés non plus éternellement de pauvres - "Arme" -, mais historiquement de proscrits ou de bannis sociaux - "Geächtete"<sup>585</sup> - avant que ne s'impose] à partir de 1840 environ les appellations déjà existantes mais d'emploi encore rare dans les années trente de "Proletarier" et de "Proletariat".

Proletair/ Proletarier, Proletariat, proletarisch

Le substantif allemand "Proletair" - par la suite "Proletarier" - est donné par le dictionnaire de Grimm, sans référence, comme un terme formé à la fin du 18e siècle<sup>586</sup>, ce qui est plausible comme transcription du latin ou plus vraisemblablement du français en traduction ou adaptation de "prolétaire" dans des textes de Montesquieu et de Rousseau, au sens ancien de membre de la dernière classe des citoyens romains<sup>587</sup>, mais manifestement inexact au sens moderne de personne qui ne possède pour vivre que le produit de son travail. En ce dernier sens le terme apparaît seulement, selon Ladendorf, dans l'ouvrage de Heinrich Laube au titre significatif, Das neue Jahrhundert, publié en 1833<sup>588</sup> : dix ans plus tard, Th. Mundt, ignorant son emploi au sens moderne en français pendant la Révolution, attribue le changement de sens à l'école saint-simonienne d'après 1830, fixant ainsi l'emploi allemand plu-

tôt que le français<sup>589</sup>. Laube emprunte sans doute le terme à la presse française ou à un compte-rendu de presse allemand sur la situation française après le soulèvement lyonnais, ce qui d'une façon comme de l'autre date l'emploi, ou personnel de Laube ou déjà diffusé par un périodique, de 1832 au plus tôt. On trouve ensuite le terme en 1835 chez Theodor Schuster dans ses Gedanken eines Republikaners publiées à Paris<sup>590</sup> et chez Franz Baader dans sa brochure Ueber das dermalige Missverhältniss der Vermögenslosen oder Proletairs zu den Vermögen besitzenden Klassen der Societät in Betreff ihres Auskommens, publiée à Munich au retour d'un voyage en France et en Grande-Bretagne, dans laquelle il propose d'un point de vue conservateur conséquent qui veut éviter une révolution sociale, "die E i n b ü r g e r u n g der Proletairs in [die Societät]"<sup>591</sup>. Ces emplois simultanés de Schuster et de Baader sont vraisemblablement indépendants l'un de l'autre étant donné l'absence de contacts entre les deux hommes et la distance de leurs opinions politiques, comme ils le sont aussi sans doute de celui de Laube qui était avant tout littérateur alors que les deux autres publient là des pamphlets politiques à caractère programmatique. Le terme est peu employé jusque vers 1844/1845, les intéressés et les écrivains socialistes ou communistes lui préférant "Arbeiter": on ne le trouve dans aucun des ouvrages de Weitling rédigés à Paris et en Suisse de 1838 à 1844, il est absent des articles de l'Allgemeine Zeitung de 1840 et 1841 utilisés pour cette étude, ainsi que des revues Der Hülferuf der deutschen Jugend et Die Junge Generation (1841-1843);

à ma connaissance Engels ne l'emploie pas avant la fin novembre 1842, dans ses articles écrits de Londres, et rarement ensuite jusqu'en 1845<sup>592</sup> ; il en va de même de Marx qui l'emploie pour la première fois dans un article rédigé fin 1843 et publié en février 1844 à Paris<sup>593</sup>. En 1846 par contre le terme commence à être suffisamment connu pour être utilisé dans le titre d'un ouvrage édifiant, Schicksale eines Proletariers<sup>594</sup>. Cependant s'il est devenu courant dans le milieu des journalistes émigrés et des ouvriers communistes allemands de Londres, de Paris ou de Bruxelles (les Justes à Londres projetaient au début de 1847 un journal intitulé Der Proletarier) et si le Congrès constitutif de la Ligue des Communistes adopte en juin pour mot d'ordre "Proletarier aller Länder, vereinigt euch!", il a encore besoin d'être expliqué au public ouvrier dans la Kommunistische Zeitschrift de septembre de la même année<sup>595</sup>. En 1848 le terme est devenu d'usage courant dans tous les milieux.

L'abstrait collectif "Proletariat" est également utilisé par Th. Schuster dans ses Gedanken eines Republikaners de 1835 emploi qui doit être considéré comme le premier en allemand<sup>596</sup> mais le terme ne se répand guère avant 1842 semble-t-il: en effet à cette date Lorenz Stein croit encore devoir consacrer plus de trente pages à la définition du terme et de la chose dans le premier chapitre de son livre sur le socialisme et le communisme en France<sup>597</sup>, et je ne l'ai pas relevé avant 1843 dans les textes des artisans et ouvriers allemands de l'étranger. Mais à partir de son emploi répété par Stein, "Proletariat" se répand plus rapidement même que "Proletarier" pour



désigner l'ensemble des ouvriers: ainsi Weitling l'utilise-t-il dans sa revue dès janvier 1843 alors qu'on n'y trouve pas "Proletarier"<sup>598</sup>, et à la dernière page de l'article critique déjà cité de Marx sur la philosophie du droit de Hegel, paru en février 1844, "Proletariat" apparaît dix fois pour un seul emploi de "Proletarier"<sup>599</sup>.

Il me faut signaler ici une datation totalement anachronique de "Proletariat" répandue depuis 1954 dans la lexicographie et l'histoire sociale allemandes par W. Conze avec son article Vom "Pöbel" zum "Proletariat"<sup>600</sup>. Parlant du terme "Proletarier" l'auteur écrit: "In Deutschland ist das Wort schon im 17. Jh. belegt. So spricht etwa KASPAR STIELER 1691 davon, daß 'schlechte, pfuscherhafte Gewerbetreibende [...] nicht selten die größte Plage der Gemeinde und Quelle des schlimmsten Proletariats' seien. Doch blieb das Wort im 18. Jh. selten, da man seiner kaum bedurfte"<sup>601</sup>. Ces affirmations, dont aucune ne résiste à l'examen, appellent un certain nombre de remarques. Premièrement, l'exemple fourni n'atteste pas "Proletarier" mais "Proletariat", ce qui est différent. Deuxièmement l'existence du terme "Proletariat" au sens où nous l'entendons, dans l'Allemagne rurale de la fin du 17e siècle qui se relevait à peine de la terrible saignée de la guerre de Trente ans est historiquement - c'est-à-dire économiquement, sociologiquement et linguistiquement parlant - impossible. Une simple comparaison avec la situation mercantile et non industrielle de l'Angleterre et de la France où le terme mettra plus d'un siècle encore à venir, suffirait pour s'en

convaincre. Troisièmement la citation allemande attribuée sans autre référence à "Kaspar Stieler 1691" ne peut viser que le dictionnaire de la langue allemande de Caspar von Stieler, Der teutschen Sprache Stammbaum und Fortwachs, mais qui est rédigé en latin. Il ne pouvait donc s'agir chez Conze que d'une erreur de lecture dans un ouvrage de référence non cité. Vérification faite c'est le cas, la citation en question se trouvant dans le dictionnaire de Grimm à l'article "pfuscherhaft" et datant de 1851<sup>602</sup>.

Le premier emploi que j'aie pu relever de l'adjectif "proletarisch" est de Lorenz Stein dans son livre sur socialisme et communisme en France paru en septembre 1842 à Leipzig où il fait mention une fois de "proletarischer Communismus"<sup>603</sup>. Mais le terme, perdu dans le volume, passa sans doute à peu près inaperçu car, si on excepte un emploi par Fröbel à Zurich en juin 1843, il n'est pas employé au cours des deux années et demie qui suivent par les auteurs et publicistes allemands qui s'occupent alors de critique sociale, liée essentiellement à l'existence du prolétariat. Julius Fröbel, journaliste socialiste allemand exilé à Zurich, l'utilise dans le programme de son journal, Der Schweizerische Republikaner, pour demander que cesse "das proletarische Darben", programme publié à la mi-juin 1843 après l'arrestation du communiste Weitling et lors de ses propres démêlés avec le gouvernement conservateur local<sup>604</sup>. Il faut attendre ensuite la parution du livre de Friedrich Engels, Die Lage der arbeitenden Klasse in England, en mai 1845 pour voir le terme s'imposer et se répandre<sup>605</sup>.

De la même famille on trouve encore, beaucoup plus tard, un substantif dérivé, "Proletarianismus", qui ne s'est pas maintenu<sup>606</sup>.

Les termes anglais "Proletarian", "Proletariate" et le français "Prolétarien"

A la fin des années quarante, grâce à la présence de communistes allemands à Londres et à l'existence de sociétés internationalistes dont ils sont un élément essentiel, se produit pour la première fois dans ce domaine du vocabulaire social et révolutionnaire un enrichissement de l'anglais par l'intermédiaire de l'allemand. En effet en février 1847 les membres du Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein, qui célébraient par un banquet et une séance publique le septième anniversaire de leur association, décidaient de créer un journal intitulé Der Proletarier et le compte-rendu qui parut de cette séance dans le journal chartiste The Northern Star transcrit en anglais sous la forme The Proletarian le titre projeté. Le journaliste anglais, sans doute Julian Harney, ne s'explique pas autrement du terme nouveau que par une phrase qui résume le programme du périodique, "a monthly paper called the Proletarian; a paper which shall defend all those who are deprived of their due share of nature's bounties, against the usurers and money mongers who oppress and rob them; a paper which shall advocate the principles of truth, justice, and fraternity all over the world"<sup>607</sup>. Le terme utilisé ici dès 1847 comme substantif<sup>608</sup> se répand dans la presse ouvrière britannique

au cours des années qui suivent<sup>609</sup> et il est employé comme adjectif au plus tard en novembre 1850 dans la traduction du Manifest der kommunistischen Partei effectuée par Helen MacFarlane pour la revue de Julian Harney, The Red Republican<sup>610</sup>. Enfin des articles de juin de la même année signés Howard Morton, qui pourrait bien être Helen MacFarlane elle-même, et de la traduction du Manifest de novembre date le premier emploi de "Proletariat(e)" en anglais<sup>611</sup>.

Une autre influence de l'allemand, plus hypothétique et sur le français cette fois, pourrait être, par le biais de "proletar-isch", le redoublement avec une nuance militante plus marquée de l'adjectif "prolétaire" en "prolétar-ien" qu'on trouve pour la première fois en janvier 1872 dans la série d'articles que Benoît Malon consacre à L'Internationale, son histoire et ses principes, Malon étant alors un des rares socialistes et internationalistes français à lire l'allemand<sup>612</sup>.

## CHAPITRE VII

## COMMUNISME: EXTENSION INTERNATIONALE ET DIVERSIFICATION

1840 - 1842

"Une ère nouvelle vient de commencer pour le monde. [...]"

Un fait qui dans les fastes de l'histoire dominera tous les progrès qui s'y sont inscrits jusqu'à ce jour, vient de se passer à Belleville<sup>613</sup>. C'est ainsi que s'expriment les rédacteurs du compte-rendu du premier - et provisoirement dernier - banquet communiste tenu le 1er juillet 1840 dans ce qui était alors la proche banlieue parisienne. Peut-être le lecteur moderne sera-t-il enclin à sourire à la lecture de ces phrases claironnantes qui lui paraîtront enflure verbale ou pure rhétorique de collège, ou bien, ennuyé, attendra-t-il la suite comme le cocher Duclos qui, lui-même participant au banquet, déclarait quelques mois plus tard devant la Cour des pairs à propos des discours de même style qui y avaient été prononcés que "ça avait l'air d'un sermon"<sup>614</sup>. Il ne faut cependant pas s'y tromper: c'est de ce moment et de cet événement banal en apparence, considérable de fait que date l'essor populaire et la diffusion généralisée des doctrines et du vocabulaire communistes. Événement important en effet si on considère que sous un régime interdisant toute association politique, sous un régime où les banquets eux-mêmes, libéraux, démocratiques ou communistes, allaient être interdits quelques semaines plus tard, cette réunion rassemblait

dans l'ordre et le calme<sup>615</sup> une foule considérable composée  
 en majorité de prolétaires, de parias de la société pour-  
 chassés par le pouvoir, repoussés par les démocrates eux-mêmes  
 aussi ] qui prétendaient parler en leur nom; si on considère ] que ces  
 hommes vaincus sur les barricades de novembre 1831, d'avril  
 1834 ou de mai 1839, sortant soudain de la clandestinité,  
 manifestent au grand jour leurs opinions communautaires dans  
 une réunion qui les fait apparaître aux yeux d'un observateur  
 extérieur comme constituant "le parti communiste"<sup>616</sup>. Ainsi  
 que l'écrit un adversaire du communisme, collaborateur anonym-  
 me d'une encyclopédie allemande parue quelques années plus  
 tard à Hambourg: "Der Communismus trat nun von Frankreich aus  
 seinen Weltgang an"<sup>617</sup>. En effet, lorsque le terme "commu-  
 niste" était apparu pour la première fois de façon publique  
 en janvier 1840, c'était encore de façon fort timide, perdu  
 qu'il était dans les dernières des neuf cents pages du roman  
 utopique assez indigeste de Cabet ou dans la conclusion de  
 la brochure à deux sous de Lahautière<sup>618</sup>: il y était d'ail-  
 leurs si bien caché que nul à ce jour n'y était allé le  
 chercher. Or, utilisé une dizaine de fois dans le compte-rendu  
 du banquet du 1er juillet<sup>619</sup>, le terme "communiste" avait  
 été sans doute un des mots-clefs de cette réunion dont l'écho  
 alla s'amplifiant au cours des semaines qui suivirent, tant  
 dans les conversations populaires<sup>620</sup> que dans la presse qui  
 rapporte l'événement: même si la plupart des journaux se tai-  
 sent d'abord, même si certains comme le Journal du Peuple

réussissent le tour de force de remplir deux colonnes sur ce sujet sans utiliser le terme "communiste"<sup>621</sup> et si Le National l'assortit pendant un mois encore des qualificatifs de "soi-disant" ou "prétendu"<sup>622</sup>, d'autres comme Le Capitole, Le Temps, Le Courrier Français l'emploient sans réticence<sup>623</sup>. Au mois d'août, "communiste" fait définitivement partie de la langue politique française, présent non seulement dans les écrits historiques et politiques de Pillot, Cabet, Thoré ou Savary<sup>624</sup>, mais encore dans la revue littéraire alors publiée par Balzac qui, mettant au goût du jour un vieux dicton populaire, écrit: "Vous serez reçu comme un roi dans une section de communistes!"<sup>625</sup>

Après le premier emploi public attesté du terme en janvier par Cabet et Lahautière, on le trouve une fois comme substantif et une autre comme adjectif dans la Réfutation de l'article BABOUVISME publié par Dezamy dans le numéro de juin de sa revue L'Egalitaire<sup>626</sup>. Absent des comptes-rendus des banquets réformistes de juin où les orateurs communistes qui prirent la parole par surprise ne parlent encore que d'"Egalité absolue", "Egalité sociale", "Communauté sociale" ou "Démocratie égalitaire"<sup>627</sup>, il est présent une seule fois dans la conclusion de l'ouvrage de Proudhon, Qu'est-ce que la propriété? paru début juillet<sup>628</sup>, une fois aussi dans les Etudes sur les réformateurs contemporains de Reybaud parues au cours du même mois<sup>629</sup>. Après la publication du compte-rendu du premier banquet communiste le terme se répand rapidement, en particulier grâce à la brochure de Thoré La vérité

sur le parti démocratique<sup>630</sup> et à celle de Pillot, Histoire des Egaux<sup>631</sup> parues toutes deux au mois d'août. On trouve trace de cette diffusion tant par exemple dans la lettre de Savary à Cabet que dans une lettre lithographiée des Communistes de Rouen à leurs frères de Paris, datée du 17 août<sup>632</sup>. On notera cependant que Cabet, qui en novembre 1840 dans sa mince brochure Comment je suis Communiste emploie le terme aussi souvent que Thoré dans un écrit trois fois plus volumineux<sup>633</sup>, ne l'utilise encore qu'une seule fois pour toute son Histoire populaire de la Révolution Française en quatre volumes, dans la livraison babouviste d'août 1840<sup>634</sup>.

Entre temps le terme avait été transcrit dès le début juillet en allemand sous la forme "Communist"<sup>635</sup>; avant la fin du mois l'abstrait "communisme" avait commencé sa carrière grâce à Numa Dufraisse et au National<sup>636</sup>; et dans le même temps un jeune journaliste socialiste anglais, Goodwyn Barmby, transcrivait sous les formes "communitarian", "communist" et "communism"<sup>637</sup> les trois principaux termes apparus en français de l'automne 1839 au printemps 1840. Comparée à la création et à la diffusion relativement lentes de "socialiste" et "socialisme" à travers l'Europe au cours des années vingt et trente - il faudra encore attendre plus d'un an, novembre 1841, avant que "Sozialismus" ne fasse son entrée en allemand - la soudaineté d'extension de "communiste" et "communisme" en ce début d'été 1840 est particulièrement frappante. Il s'agit là d'ailleurs d'une accélération qui ne se limite pas aux termes de base du vocabulaire communautaire ou à la discussion de



fond sur communauté ou propriété individuelle des moyens de production, ni à la seule année 1840. Elle est caractéristique de toute la période de l'avant 1848 et de la Révolution elle-même, mais tout particulièrement des deux années qui vont de l'été 1840 à l'automne 1842. Lorsqu'à cette date Théodore Dezamy donne avec son Code de la Communauté l'oeuvre théorique la plus avancée du communisme français de l'époque<sup>638</sup> et que Karl Marx, jeune rédacteur de la Rheinische Zeitung à Cologne s'intéresse apparemment pour la première fois au communisme<sup>639</sup>, les principaux thèmes et débats, les principales tendances du communisme et du socialisme modernes qui vont être au coeur entre autres de la réflexion de Marx et d'Engels, de leurs partisans et de leurs adversaires, sont déjà exprimés, amorcés ou préfigurés. En particulier: la constitution des prolétaires en classe, des communistes en parti, l'attitude de ces derniers face aux luttes démocratiques, exprimés dès 1840; le débat entre idéalisme et matérialisme comme fondement d'une analyse de la société, ouvert au plus tard par les Humanitaires en 1841; l'opposition encore informelle et plus ou moins bien perçue à cette date entre communisme centraliste et communisme fédéraliste (anarchisme); l'alternative de la transformation de la société par la propagande pacifique, les colonies expérimentales ou de la prise du pouvoir par l'action révolutionnaire; le problème de la dictature d'un seul, d'une minorité agissante ou de l'ensemble du prolétariat, c'est-à-dire démocratisation ou dictature; le rapport des communistes aux nationalités, autrement dit la

question de l'internationalisme; les rapports des communistes au mariage, à la famille, aux beaux-arts, etc., sans parler de l'inévitable fantôme du communisme. Ce brusque changement de rythme ne s'explique que par la maturation de la réflexion antérieure sur réforme sociale, socialisme et communauté dans le climat de crise sociale que traverse l'Europe occidentale en 1839/1840 et par les contacts internationaux qui en résultent.

La crise sociale de 1839/1840 et les écoles communistes

Sans vouloir entrer dans le détail d'événements dont certains ont déjà été évoqués aux chapitres précédents - agitation oweniste et chartiste en Grande-Bretagne, soulèvements républicains et néo-babouvistes en France au cours des années trente - il est nécessaire de noter que le mouvement communiste naissant n'est pas le résultat fortuit des réflexions de quelques tailleurs ou savetiers mécontents ou de plumitifs en quête d'originalité, mais qu'il est comme on se plaisait à le dire dès cette époque le fruit nécessaire d'une société qui avait enfanté le prolétariat. En Angleterre, la création du Chartisme en 1838, personnifiant en quelque sorte la prise de conscience politique de ce prolétariat, avait d'abord redonné vigueur à la propagande socialiste oweniste comme en témoignent par exemple les brochures de Samuel Bower The Peopling of Utopia; or, the sufficiency of Socialism for human happiness et A Sequel to the Peopling of Utopia parues toutes deux en 1838 et dont la seconde fait

à chaque page usage du terme "Socialism" qui avait fait son apparition en anglais l'année précédente<sup>640</sup>. . . Puis, la tenue à Manchester à partir du début janvier 1839 du grand Parlement chartiste<sup>641</sup> qui fit si peur à toute l'Europe, l'agitation et la répression concomittantes<sup>642</sup> amenèrent le Parlement britannique à débattre de la question du socialisme - la Chambre des lords en était saisie en janvier 1840<sup>643</sup> - tandis que la jeune reine Victoria recevait Robert Owen, le patriarche du socialisme anglais, fondateur de l'Universal Community Society of Rational Religionists, au grand scandale de l'aristocratie et de la hiérarchie anglicane. Owen en profitait pour publier un Manifesto of Robert Owen, The Discoverer and Founder of the Rational System of Society, and the Rational Religion<sup>644</sup>, daté du 2 février 1840, dans lequel il proposait une fois de plus son système social communautaire fondé sur la philosophie agnostique et scientifique qu'il développait depuis une trentaine d'années déjà. Dans le même mouvement ses partisans reprennent et développent son argumentation dans un certain nombre de brochures à diffusion populaire: ainsi tandis qu'un anonyme, qui signe Ethnicus, essaye de convertir les chrétiens à la religion rationnelle<sup>645</sup>, Charles Southwell, Socialism made easy, entreprend de démontrer à grand renfort de citations empruntées à Owen, Outline of Rational System et d'exemples pris à toutes les sciences physiques et humaines que "SOCIALISM is a new science of society"<sup>646</sup>. C'est donc dans ce contexte britannique qu'il faut situer pour la comprendre la "mission sociale" de John Goodwyn Barm-

by, vraisemblablement délégué par le Congrès oweniste de mai pour se rendre dès le mois suivant en France où la crise sociale est alors en plein développement et d'où il va rapporter un certain nombre de vocables communistes nouveaux qu'il transcrit directement des mots français en train de se former et de se répandre<sup>647</sup> .

La diffusion de "communautaire", "communiste" et "communisme" en France est en effet simultanée et pour ainsi dire coextensive à la grande vague de grèves artisanales et ouvrières qui menaça plus gravement le régime au cours du printemps et de l'été 1840 que ne l'avait fait le putsch blanquiste manqué de mai 1839. Le mouvement avait commencé à Paris au début du printemps parmi les ouvriers tailleurs d'habits (grèves d'avril à août) et s'était rapidement étendu à toutes les branches de l'industrie: ouvriers en papiers peints (juin-juillet), cordonniers (juillet-août), tailleurs de pierre, bonnetiers (août), menuisiers, charpentiers, maçons, cloutiers, serruriers, mécaniciens, charrons (août-septembre), relieurs, tanneurs, fileurs, boulangers, ébénistes (septembre); la répression, qui durait encore dix mois après la fin des dernières grèves, portait sur plus de 300 faits de coalition, près de 80 faits de rassemblement, résistance et injures à la force publique, une attaque de poste de police, l'assassinat de trois sergents de ville, des distributions de secours et deux cas de provocation à la révolte à main armée<sup>648</sup> . C'est dans ce climat social orageux, et tandis que le gouvernement français - comme le gouvernement britannique

d'ailleurs - conjure la crise sociale au moyen de la crise internationale<sup>649</sup>, que paraissent à Paris les grands classiques du socialisme de cette décennie: en janvier 1840, de façon anonyme, le Voyage en Icarie de Cabet<sup>650</sup>, en avril la réédition du Code de la Nature de Morelly par François Villergardelle<sup>651</sup>, début juillet Proudhon Qu'est-ce que la propriété?<sup>652</sup>, à la mi-octobre Louis Blanc Organisation du travail<sup>653</sup> et une semaine plus tard les deux volumes De l'Humanité par Pierre Leroux<sup>654</sup>. Il faut ajouter à cela une foule de journaux plus ou moins éphémères, de brochures ainsi que d'ouvrages souvent publiés en livraisons. Ainsi peut-on citer parmi les périodiques à tendance socialisante ou communautaire, et paraissant dès 1839: L'Intelligence de Laponneraye, Choron et Lahautière, ce dernier publiant également un Petit catéchisme de la réforme sociale<sup>655</sup>; la Tribune du Peuple de Pillot<sup>656</sup>, la Revue du Progrès de Louis Blanc<sup>657</sup>, Le Nouveau Monde de l'école fouriériste regroupée autour de Victor Considerant, La Ruche Populaire de l'ouvrier-poète Jules Vinçard, sans parler de projets avortés du fait de poursuites policières, comme L'Egalité de Choron et Lahautière, ou faute de fonds comme La Démocratie de Thoré, Celliez, Schoelcher, etc.<sup>658</sup>

C'est en 1839 aussi que paraissent les premières livraisons de l'Histoire des Révolutions de l'Europe par Laponneraye, de l'Histoire populaire de la Révolution Française de Cabet, de la seconde édition de l'Encyclopédie Nouvelle des socialistes saint-simoniens P. Leroux et J. Reynaud, du Dictionnaire Politique, ainsi que le premier volume de la Vie de Jésus de

D. F. Strauß, traduit par Emile Littré<sup>659</sup>. L'année 1840 voit paraître, outre les grands ouvrages rapportés plus haut: de Lahautière, la Réponse philosophique d'un communiste à Thoré, et Boulets rouges ainsi qu'une Biographie populaire de l'armée en collaboration avec Cabet<sup>660</sup> qui termine alors son Histoire populaire de la Révolution Française, rédige des Lettres sur la crise internationale, la profession de foi Comment je suis Communiste et, en collaboration avec Dezamy une autre brochure sur la tension internationale, Patriotes, lisez et rougissez de honte<sup>661</sup>. Flora Tristan publie ses Promenades dans Londres<sup>662</sup>, Pillot Ni châteaux ni chaumières et une Histoire des Egaux; Dezamy, Pillot et autres, le compte-rendu du Premier banquet communiste<sup>663</sup> en même temps que paraissent les Etudes sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes, Saint-Simon, Charles Fourier et Robert Owen de Louis Reybaud<sup>664</sup>. La question des salaires, qui remue le prolétariat, et par là toute l'industrie française depuis le printemps, est l'objet de diverses publications, entre] de Jules Leroux, Le prolétaire et le bourgeois<sup>665</sup>; parallèlement le pouvoir décrète d'arrestation, à la suite du communiste Pillot et du républicain Dourille, toute une série de publicistes et d'écrivains démocrates, Thoré pour sa Vérité sur le parti démocratique, Lamennais pour Le pays et le gouvernement, Esquiros pour L'Evangile du peuple<sup>666</sup>, etc., autant de brochures qui sont redoublées par la publication des comptes-rendus d'audiences au cours desquelles on relit parfois en totalité les textes incriminés, qui paraissent dès lors avec la caution du pro-

autres]

cureur<sup>667</sup>. L'année 1840 voit aussi, avec la création de L'Atelier, la naissance en des circonstances difficiles du premier périodique ouvrier français<sup>668</sup>, après que Théodore Dezamy ait renoncé en juin à poursuivre la publication de L'Egalitaire<sup>669</sup> sans doute faute de fonds, et avant que la Revue Démocratique ne succombe en novembre, avec son second numéro, à l'emprisonnement de son rédacteur<sup>670</sup>.

On comprend que sous cette avalanche de publications à caractère réformiste, socialiste ou communiste (dont l'énumération qui précède ne fournit qu'une faible esquisse), les contemporains, qu'il s'agisse des protagonistes eux-mêmes, du pouvoir ou à plus forte raison du public, aient eu quelque peine à se retrouver. La confusion provient d'abord des auteurs et promoteurs du mouvement: ainsi le néo-babouviste idéaliste Lahautière collaborant avec le propagandiste pragmatique, communiste utopique, pacifiste mais nationaliste Cabet, qui lui-même associe à ses travaux le matérialiste néo-babouviste et internationaliste Dezamy, qui à son tour collabore à l'occasion du premier banquet communiste avec Pillot, partisan de la communauté à la façon du siècle des Lumières... Les banquets de 1840 et leurs comptes-rendus ne sont pas faits non plus pour éclaircir la situation: ici apparition de toasts communistes portés à l'improviste au cours des premiers banquets réformistes et démocratiques; là, à l'inverse et après que les communistes aient été écartés de ces manifestations, tenue du grand banquet réformiste du 31 août chez le couple communiste Gay<sup>671</sup>. Du côté du pouvoir

les grandes manoeuvres politiques vont aussi de pair avec diverses inconséquences: Thoré, Lamennais, Esquiros, A.-L. Constant, Pillot sont emprisonnés pour incitation à la haine sociale et accusations diversement formulées de communisme<sup>672</sup> tandis que, pour des raisons fort divers<sup>7</sup> d'ailleurs ni Cabet, ni Proudhon, ni Celliez ne sont poursuivis<sup>673</sup> ; un an plus tard encore M.-A. Dupoty, rédacteur en chef du Journal du Peuple qui faisait seulement campagne pour la réforme du système électoral, est condamné à 5 ans de prison pour le crime imaginaire de complicité morale dans l'attentat Quénisset, lui-même qualifié de crime communiste, tandis que Quénisset lui-même est simplement banni du territoire français<sup>674</sup> . Les années qui suivent seront encore riches de ces confusions: Dezamy, qui était acquis depuis 1838 à une théorie matérialiste de tendance scientifique, dérivée de Babeuf, Owen, Fourier et Saint-Simon, se présente encore à l'automne 1841 comme "le lieutenant de Cabet" face aux Humanitaires dont il partage cependant toutes les opinions comme le montrent le Code et l'Almanach de la Communauté qu'il publie peu de temps après<sup>675</sup> Proudhon, qui s'affirme dès l'origine non-communiste, voire anticommuniste, se fait encore passer en 1844 et 1845 pour le successeur désigné de Cabet<sup>676</sup> ; à même date, ce dernier essaye de faire croire, dans un but de propagande, qu'il a acquis au communisme icarien des personnalités aussi diverses d'opinions que Proudhon, Pierre Leroux, George Sand, Eugène Sue, François Villegardelle<sup>677</sup> . Si on considère, par contras-



te, un écrivain socialiste solitaire comme Constantin Pecqueur qui, un des premiers en France avec les saint-simoniens fit le lien entre les études d'économie politique et le socialisme, on constate mêmes incertitudes, mêmes sources de confusion. Après avoir publié de 1839 à 1842 divers ouvrages d'économie sociale théorique ou appliquée (poursuivis en 1849/1850 par la revue Le Salut du Peuple)<sup>678</sup> et un pamphlet politique à propos de la réforme électorale<sup>679</sup>, il fait paraître en 1844 un livre au titre imité de Saint-Augustin, De la République de Dieu<sup>680</sup>.

On comprend mieux dans ces conditions les étranges constellations qui se présentent dans la presse et la littérature politique de l'époque, surtout lorsqu'elles sont le fait d'étrangers qui se fondant sur la presse française ou leurs conversations avec les intéressés essayent de donner à leurs lecteurs une vue panoramique des mouvements démocratique, socialiste et communiste français: que ce soit en 1840 le socialiste anglais Goodwyn Barmby<sup>681</sup>, en 1842 l'agent prussien Lorenz Stein<sup>682</sup> ou, l'année suivante, le communiste allemand Sebastian Seiler qui, depuis la Suisse, fait de Cabet, A.-L. Constant, W. Weitling et Proudhon rassemblés pour la circonstance "les quatre évangélistes du communisme moderne"<sup>683</sup>. On comprend mieux F. Engels, alors à Manchester, classant sous l'étiquette de communistes français Pierre Leroux, George Sand, Lamennais et Proudhon<sup>684</sup>; ou encore Ruge et Marx estimant possible de faire collaborer à leur projet de Deutsch-französische Jahrbücher tout à la fois Cabet, Le-

roux, Lamennais, Lamartine, G. Sand, Fl. Tristan, L. Blanc, V. Considerant, etc.<sup>685</sup> On comprend aussi la douleur des ruptures et les invectives entre ces hommes confondus un moment en 1840/1841 et qui s'aperçoivent de la divergence radicale de leurs opinions.

Cependant dès 1841/1842 les diverses tendances du socialisme et du communisme s'organisent, en particulier autour de la presse. Les démocrates ou républicains à tendance sociale comme G. Cavaignac, F. Pyat, Lamennais ou réellement socialistes comme L. Blanc et Thoré disposaient alors depuis 1834 du Journal du Peuple qui allait disparaître en 1842 après la condamnation de Dupoty; ils disposaient de la Revue du Progrès qui disparaît également en 1842, du Dictionnaire Politique, de divers Almanachs et plus généralement de toute la production sortant des presses de la librairie Pagnerre. C'est approximativement le même groupe qui, après quelques essais infructueux, réussira à lancer à partir de la fin juillet 1843 sous la direction de Ferdinand Flocon La Réforme qui allait rapidement devenir le grand journal de l'opposition dans les dernières années de la Monarchie de Juillet. Les fouriéristes, dont certains n'ont alors plus guère de socialiste que le nom puisqu'ils s'accrochent dans leurs projets de réforme sociale du système politique et économique de la monarchie bourgeoise, continuent à disposer de deux organes mensuels, La Phalange et Le Nouveau Monde<sup>686</sup>; quant à la Librairie Phalanstérienne, elle est une des plus riches en titres nouveaux, de contenu insignifiant pour la plupart à l'exception

des écrits de Considerant lui-même<sup>687</sup> et surtout de la réédition de l'oeuvre de Fourier<sup>688</sup> ; grâce cependant à La Démocratie Pacifique publiée à partir du mois d'août 1843 par Considerant, l'école fouriériste est amenée à prendre position sur les questions politiques et sociales d'actualité. La nouveauté importante, qui instaure un véritable débat d'opinion par la presse, vient en 1841 du lancement de plusieurs journaux ou revues communistes, en premier lieu de la reprise par Cabet de son ancien titre, Le Populaire<sup>689</sup> qui, mensuel d'abord puis hebdomadaire, allait dix ans durant servir de lieu de ralliement et de drapeau au communisme dit "icarien", du nom du héros-dictateur du Voyage, le bon Icar(e). Cette tendance communiste, caractérisée par son souci de la légalité, par son refus des sociétés secrètes et de l'action révolutionnaire, est entièrement portée par Etienne Cabet qui ne souffre aucune personnalité de premier plan à ses côtés et qui polémique inlassablement contre toutes les autres tendances du communisme et du socialisme de son temps<sup>690</sup> ; à partir de 1847 il prêche en outre l'organisation de communautés expérimentales icariennes aux Etats-Unis<sup>691</sup>. En mai 1841 c'est au tour de Lahautière de fonder avec d'autres communistes néo-babouvistes et idéalistes la revue La Fraternité, d'abord prévue pour être publiée par Lahautière et Jules Leroux sous le titre Le Communiste<sup>692</sup> ; Lahautière se retirera d'ailleurs à partir d'octobre pour laisser la place à d'autres collaborateurs, Pinault, Voisin, Guihard, sans doute Savary, plus proches que Lahautière lui-même des sociétés secrètes dont certains font partie<sup>693</sup>. La

Fraternité, qui disparaît en mars 1843, sera reconstituée par un groupe de communistes révolutionnaires autour de Savary en février 1845 et durera cette fois jusqu'à la Révolution de février 1848<sup>694</sup>. Parallèlement à La Fraternité de 1841 les communistes lyonnais de même tendance fondent leur propre organe, Le Travail, dont un prospectus parut en mai et trois numéros de juin à septembre; mais il succomba à la condamnation et aux amendes qui frappèrent aussitôt ses rédacteurs<sup>695</sup>. Les communistes matérialistes (et peut-être certains révolutionnaires dits "immédiats" parce que partisans de l'action immédiate qui avaient encore fait un essai de journal clandestin lithographié intitulé Les Amis du Peuple<sup>696</sup>) fondent à leur tour en juillet 1841 L'Humanitaire sous la direction de Gabriel Charavay et de J.-J. May et, organe rival du précédent, rédigé par Meyer dit Fresnoy, Le Communautaire: tandis que ce dernier ne dépassa pas le stade d'un numéro prospectus en juillet, les "Humanitaires" furent arrêtés en septembre - et condamnés dans les mois qui suivirent - alors que leur troisième numéro était sous presse<sup>697</sup>. Un tout autre projet enfin voyait le jour en novembre 1841: la Revue Indépendante fondée par P. Leroux, G. Sand et Louis Viardot. Paraissant d'abord mensuellement puis deux fois par mois, ce nouveau périodique socialiste se voulait un organe de théorie et de culture, publiant certains romans sociaux de G. Sand et élaborant une réflexion philosophique, économique et politique sur la société<sup>698</sup>. Il faut encore évoquer deux tentatives communistes

sans lendemain, de Laponneraye qui essaye de fonder un "journal de discussion politique et philosophique", Le Club, en octobre 1841, et de Th. Dezamy qui voulut faire paraître La Liberté à partir d'août 1842<sup>699</sup>. A l'exclusion des publications icariennes, tous ces périodiques socialistes et communistes et les nombreuses brochures de même tendance sortent des presse de la Librairie Rouanet ou sont diffusés par elle<sup>700</sup>

D'autres créations attestent également l'intérêt du public comme des groupes de pression constitués pour un débat sur les questions économiques et sociales: je citerai par exemple Le Travail qui parut de janvier à septembre 1842 à Paris et qui, sous le titre du journal communiste lyonnais interdit quelques mois plus tôt, diffuse des thèses anti-ouvrières, racistes et xénophobes<sup>701</sup>; mais surtout le Journal des Economistes dont le premier numéro date de décembre 1841: fondé par le groupe des économistes français de l'école de J.-B. Say (Michel Chevalier, Adolphe Blanqui, Eugène Daire, Joseph Garnier, etc.) il était publié par la maison d'édition de G.-U. Guillaumin qui, de 1839/1840 au début du 20e siècle, publia la quasi-totalité de la littérature économique libérale et anti-socialiste française<sup>702</sup>.

L'Allemagne de 1840, essentiellement rurale et féodale encore, n'est pas directement concernée quant à elle par la crise sociale qui remue l'Angleterre, la Belgique<sup>703</sup> et la France, même si l'écho lui en parvient parfois de façon très rapide par la presse<sup>704</sup>. La bourgeoisie urbaine, rhénane et de Prusse orientale principalement, qui a obtenu depuis 1834

la constitution d'une union douanière intérieure, le Zollverein, en est alors à supputer les chances de libéralisation du régime bureaucratique prussien à l'occasion de l'avènement de Frédéric-Guillaume IV. Par contre les artisans et les ouvriers allemands de l'étranger sont au coeur de l'agitation sociale industrielle, participant au mouvement à Londres et à Paris, s'y intéressant activement depuis Genève; on assiste alors à la fondation quasi simultanée des deux plus anciennes associations d'instruction ouvrière allemandes et internationales: le Verein der jungen Deutschen des Gewerbestandes à Genève en novembre 1839<sup>705</sup> et la Deutsche Demokratische Gesellschaft - par la suite Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein - à Londres en février 1840<sup>706</sup>, tandis que quelques mois plus tard les ouvriers allemands de Paris participent aux grandes grèves du printemps et de l'été et que ceux de la Ligue des Justes organisent pour leur part le soutien aux grévistes<sup>707</sup>. C'est l'activité et les théories de ces diverses organisations de la Ligue des Justes - acquise à la communauté des biens depuis 1838 et désormais présente dans les principaux pays européens - que reflètent à partir de septembre 1841 les revues publiées par Weitling en Suisse, qui lui valent tant les persécutions des polices helvétiques que les campagnes de calomnie de la presse allemande<sup>708</sup>. Or lorsque trois ans plus tard Weitling, ayant séjourné entre temps près de quinze mois dans les prisons zurichoises, badoises et prussiennes, arrivera à Londres il y sera reçu comme chef de parti, "the leader of German Communists", au cours d'un meeting organisé

par les socialistes owenistes londoniens avec la participation des membres de la Société Démocratique Française et du Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein, tenu le 22 septembre 1844 en commémoration de la proclamation de la première République française<sup>709</sup>. Ainsi que le note alors l'un des orateurs, Malthus Questell Ryall, par-delà les divergences pratiques et théoriques existant entre ces "extreme social and political reformers" la conscience de leur appartenance à une seule et même classe explique et justifie leur "cosmopolitan intercourse"<sup>710</sup>.

Les vocables nouveaux et leur traitement lexicographique

## CHAPITRE VIII

## L'AMORCE DES GRANDS DEBATS DU SOCIALISME ET DU COMMUNISME

**Internationalisme**

J'ai noté au sixième chapitre les contacts internationaux entre socialistes européens au cours des années vingt et trente - contacts encore très sporadiques et souvent individuels - ainsi que la tendance qui se fait jour au cours de la décennie suivante à transformer ces amorces internationales en organisations structurées. Qu'il suffise d'indiquer ici les grandes lignes de cet "internationalisme démocratique" étudié en détail ailleurs<sup>711</sup>. Après la création de la Deutsche Demokratische Gesellschaft/Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein à Londres en 1840, et jalonnant sa collaboration avec les républicains de la Société Démocratique Française et les Chartistes britanniques, on voit apparaître un certain



nombre de véritables associations à buts internationalistes. Ainsi J. Goodwyn Barmby qui avait rencontré à Paris un certain Harvé (ou Hervé), auteur d'un projet intitulé, en transcription anglaise, "International Association for the promotion of mutual intercourse among all nations"<sup>712</sup>, fonde-t-il en 1841 en compagnie de Catherine Watkins et de George Bird la London (puis Central) Communist Propaganda Society<sup>713</sup> qui se propose, grâce à un réseau de correspondants à établir en Europe et en Amérique<sup>714</sup>, "the propagation and perfection of the theory of communism", "to give scientific development and propagation to the vague ideas of community"<sup>715</sup>. L'entreprise semble tourner court, mais l'idée était lancée. Les Allemands du Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein et les Français de la Société Démocratique Française, ayant pris contact en juin/juillet 1844 avec les émigrés polonais et certains dirigeants Chartistes, fondent à l'automne de cette même année une première association internationaliste, les Democratic Friends of all Nations<sup>716</sup>, qui, après que Friedrich Engels ait mis Schapper et Berrier-Fontaine en relation avec les dirigeants de l'aile gauche des Chartistes, G. Julian Harney et Ernest Jones<sup>717</sup>, sera relayée par les Fraternal Democrats fondés le 22 septembre 1845<sup>718</sup>, la plus active et la plus importante société internationaliste de la période avec la Ligue des Justes puis des Communistes. Peu de temps après Marx, Engels et le Belge Philippe Gigot fondent un Comité de Correspondance Communiste à Bruxelles<sup>719</sup> dont le but était identique à celui de la London Communist Propaganda Society et qui par fusion

avec la Ligue des Justes donna naissance à celle des Communistes<sup>720</sup>. L'exemple et l'activité des Fraternal Democrats, qui avaient par exemple créé en mars 1846 une branche spéciale le Democratic Committee for Poland's Regeneration<sup>721</sup>, sont tels qu'au printemps 1847 les représentants de la bourgeoisie libre-échangiste britannique fondent une organisation rivale, la Peoples' International League<sup>722</sup> et qu'à l'automne naît à Bruxelles parmi les républicains, socialistes et communistes belges, français et allemands l'Association Démocratique qui durant sa brève existence entretint des liens étroits avec les Fraternal Democrats<sup>723</sup>.

La référence théorique initiale de ces associations tient toute entière en cette devise héritée de l'humanisme cosmopolite du 18e siècle et adoptée en 1845 par les Fraternal Democrats ainsi que par les Allemands du CABV et les Français de la SDF: "All men are brethren/ Alle Menschen sind Brüder/ Tous les hommes sont frères"<sup>724</sup>; l'aboutissement internationaliste proprement dit en est la devise adoptée en juin 1847 par la Ligue des Communistes: "Proletarier aller Länder vereinigt euch! Proletarians of all countries unite! Prolétaires de tous les pays unissez-vous!"<sup>725</sup>. Le formulaire de réception des Travailleurs Egalitaires en 1839 contenait d'ailleurs en une seule phrase cette double revendication de dignité humaine et de fraternité prolétaire internationale, lorsqu'on y expliquait au récipiendaire: "Nous ne connaissons ni barrières, ni frontières, ni patrie; tous les communistes sont nos frères, tous les aristocrates nos ennemis"<sup>726</sup>.

Que l'internationalisme ait son origine dans le cosmopolitisme est un fait attesté tant par l'histoire que par le langage lui-même, comme sont attestées aussi les ruptures entre l'un et l'autre dès la fin du 18e siècle. Ainsi peut-on suivre d'une part la formule typiquement cosmopolite "les hommes de tous les pays sont frères" - reprise laïcisée d'un principe de morale chrétienne - depuis la Déclaration des Droits de Robespierre en 1793<sup>727</sup> jusqu'aux statuts des Fraternal Democrats ou du CABV en passant par Buonarroti, Charles Teste<sup>728</sup>, l'Association Patriotique Allemande ou la Ligue des Bannis<sup>729</sup>, la Jeune Europe<sup>730</sup>, l'organisation oweniste intitulée Association of all Classes of all Nations<sup>731</sup>, Moses Heß<sup>732</sup>, voire même Weitling<sup>733</sup>, Flora Tristan<sup>734</sup> ou Dezamy<sup>735</sup>, encore que chez ces derniers le vocabulaire du cosmopolitisme ancien vienne parfois trahir la pensée internationaliste. D'autre part, dès 1792, les jacobins qui fondent le Journal des Hommes Libres de tous les Pays - hommes libres, c'est-à-dire révolutionnaires - marquent d'une limite fort nette la différence entre l'affirmation de principe, au demeurant peu contraignante, de fraternité universelle et celle d'une fraternité de combat, celle revendiquée peu de temps après par Babeuf et les Egaux<sup>736</sup>, pour la réalisation d'une réelle liberté et réelle égalité. Fraternité de classe et de combat qu'on retrouve dans tout le courant néo-babouviste et dans les associations ouvrières. Pour ne citer que quelques exemples caractéristiques; en décembre 1833 l'avocat marseillais André écrit dans ses Considérations sur les Associations ouvrières: "Prolétaires, ou-

vriers, vous tous qui êtes pauvres et souffrants sur la terre, unissez-vous donc pour éviter le sort affreux qui vous menace<sup>737</sup> ; courant 1835 Wolfgang Strähl à Paris parle quant à lui de réunions d'artisans, d'ouvriers et d'émigrés allemands, "wo sie sich mit Ehrenmännern aller Nationen Hand in Hand über ihre Unterdrückung und über die Befreiung ihrer Mitbrüder besprechen"<sup>738</sup> ; les ouvriers britanniques de la London Working Men's Association qui s'adressent à leurs homologues de Belgique, de Hollande et de Rhénanie à la fin 1836 pour les inciter à l'union déclarent parler au nom et dans l'intérêt des "working men in all countries of the world"<sup>739</sup> ; ou encore, en 1841, voit-on paraître une brochure de Quelques prolétaires de France à leurs frères de tous les pays<sup>740</sup> à laquelle fait écho pour ainsi dire cette question radicale que posent les Allemands du CABV en septembre 1846: "Seit wann hat der Proletarier ein Vaterland?"<sup>741</sup>

Si l'internationalisme naissant, cette tendance du "mouvement social" européen à "se débarrasser des limites de la nationalité" comme l'écrivent en mai 1846 Marx et Engels à Proudhon<sup>742</sup>, est désormais indéniable, il reste encore minoritaire dans les diverses organisations ouvrières et démocratiques nationales et chez les penseurs socialistes<sup>743</sup> ; il n'a pas non plus acquis à cette date de langage propre. A preuve les exemples rassemblés jusqu'ici ne font encore apparaître que la seule notion d'union fraternelle pour désigner la solidarité internationale de classe. Et tout au long des années quarante les comptes-rendus des diverses manifestations qui

ont lieu, à Londres principalement puis à Bruxelles, entre prolétaires de divers pays ne parlent que de "Fraternal Banquet", de "Fraternity of Nations"<sup>744</sup>, de "Fraternité des Peuples"<sup>745</sup>, de "Fest/Fraternisierung der Nationen"<sup>746</sup>, etc. En 1845 un opposant au communisme lors des réunions organisées à Elberfeld par Engels et Heß s'en prend aux "communistischen und den damit eng verbundenen kosmopolitischen Grundsätzen"<sup>747</sup> défendus par les orateurs. Si à la fin de la même année Engels distingue entre internationalisme et cosmopolitisme, il ne peut le faire qu'en opposant la fraternité des nations prolétarienne au cosmopolitisme mercantile<sup>748</sup>, et en 1847/1848 Marx, parlant du caractère international de l'Association Démocratique de Bruxelles, qualifie encore cette dernière de "kosmopolitisch" ou "kosmopolitisch-demokratisch"<sup>749</sup>, ce dernier adjectif étant relativement encombrant. La terminologie socialiste de "solidaire/solidarité", introduite en 1839/1840 par Leroux et Thoré, commence cependant à faire son apparition en un sens international<sup>750</sup> ainsi que le terme "international" lui-même et ses dérivés.

L'adjectif "international", attesté au sens juridique en anglais depuis la fin du 18e siècle, en français au début du suivant et en allemand dans les années quarante à ma connaissance<sup>751</sup>, est d'un emploi rare encore dans les milieux socialistes des années quarante. On trouve par exemple le terme en son sens purement juridique chez le fouriériste Victor Hennequin en 1843<sup>752</sup> et, la même année, en un sens plus général chez Flora Tristan<sup>753</sup>. Il est caractéristique en revanche

qu'en juin 1847 dans sa lettre de protestation, en allemand, à la Deutsche Londoner Zeitung contre la publicité faite par ce journal à la Peoples'International League, Carl Schapper ne reprenne pas à son compte le terme "international" qu'il utilise seulement lorsqu'il cite le nom de l'association<sup>754</sup> ; de même, six mois plus tard, Engels dans un article en français de La Réforme n'utilise le terme que pour parler de "la ligue internationale de Londres, société fondée par les free-traders afin d'exploiter les démocrates étrangers"<sup>755</sup> . De fait "international" ne pénétrera dans le langage du mouvement ouvrier qu'à partir de la fondation à Londres de l'International Association en 1855 et plus encore de l'Association Internationale des Travailleurs en 1864<sup>756</sup> . Il faut cependant noter que si les substantifs "international(e)", "internationalisme" et "internationaliste" n'apparaissent vraiment dans la langue, en anglais, en français et en allemand, qu'après la fondation de la Première Internationale<sup>757</sup> , une série complète de dérivés de "international" et l'emploi de ce terme comme substantif sont attestés dès les années quarante: il existe en effet dès 1842 un journal intitulé L'International<sup>758</sup> , puis un autre de 1847 à 1851; et en 1845 le néologue Jean-Baptiste Richard propose dans son Dictionnaire de mots nouveaux les quatre termes "internationalité", "internationaliser", "internationalisation" et "internationalisme"<sup>759</sup> .

Le socialisme comme science. "Socialisme scientifique"

En mai 1840 le communiste Jean-Jacques Pillot, résumant le voeu des partisans de la "science sociale", de la "science humanitaire", de la "science communautaire", de la "science égalitaire"<sup>760</sup>, déclare: "L'empire de la sottise est à son terme; [...] celui de la science commence"<sup>761</sup>. A quoi Moses Heß fait écho deux ans plus tard en déclarant dans la Rheinische Zeitung, à propos des écrits de Weitling, que le principe du communisme est "die Herrschaft der Wissenschaft"<sup>762</sup>. Quelques années encore et le docteur Ange Guépin esquisse à sa manière ce qu'Engels devait appeler beaucoup plus tard l'évolution du socialisme de l'utopie à la science<sup>763</sup>. Dans une lettre lithographiée, adressée en 1850 à un certain nombre de socialistes européens pour les engager à acheter son dernier livre, Guépin écrit: "Pendant qu'outre Rhin notre ami le D<sup>r</sup> Hermann Ewerbeck résumait l'Allemagne des F[e]uerbach, des Hegel, des Henry Heine, dans un livre intitulé Q u ' e s t - c e q u e l a R e l i g i o n, je m'efforçais de mon côté de résumer la France, non point celle des métaphysiciens, mais la France des savants et des socialistes afin d'arriver à greffer le socialisme sur la base positive de connaissances scientifiquement démontrées.

Un socialisme quelconque ne peut résulter que de l'introduction dans les esprits d'une croyance, d'une conviction destinée à transformer le socialisme ancien. Un Progrès ne

) s'effectue dans l'Etat social qu'après avoir été tout d'abord  
) Le Rêve puis la Croyance métaphysique  
) puis la Conviction Scientifique des  
) esprits les plus généreux"<sup>764</sup> . On notera non seulement la  
triade du rêve, de la croyance religieuse et de la conviction  
scientifique, mais surtout la précision du but poursuivi,  
greffer le socialisme sur les connaissances scientifiquement  
démonstrées. J'ignore si Engels reçut ou lut jamais cette cu-  
rieuse page en style fleuri où Guépin oublie d'ailleurs l'ac-  
tion politique, dans laquelle il était justement plongé de-  
puis plusieurs années, pour ponctuer les étapes du passage  
du rêve au socialisme scientifique.

Sans doute n'y a-t-il guère dans l'histoire du socialisme  
depuis un siècle que la notion de "dictature du prolétariat"  
qui ait soulevé et soulève encore des débats plus passionnés  
que celle de "socialisme scientifique" ou "communisme scienti-  
fique". Là comme ailleurs, "pour qu'une discussion aille au  
fond des choses, il lui faut des bases claires"<sup>765</sup> . Or cette  
discussion a été si obscurcie de débats idéologiques incer-  
tains, fondés sur une absence de connaissances historiques  
et parfois aussi théoriques, que je noterai d'emblée un cer-  
tain nombre de constatations ou de conclusions assurées, quit-  
te à y revenir par la suite pour préciser certains points.  
Premièrement, si la notion de "socialisme scientifique" au  
sens où nous l'entendons désormais, synonyme de marxisme, a  
bien été développée par Marx et Engels, si elle est une expres-



sion adéquate de tout leur effort critique, scientifique et révolutionnaire, il faut souligner que les deux hommes n'emploient guère la formule avant 1875, c'est-à-dire très tardivement. Deuxièmement, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'adjectif "scientifique" dans cette notion n'est pas à entendre comme la référence du socialisme à une science figée, hypostasiée, à un dogme ou loi établis de toute éternité et, après que l'esprit humain l'a mis à jour, recette infaillible de mise en oeuvre de ce socialisme; il est à entendre comme la référence à une méthode rationnelle et dialectique d'appréhension du réel par hypothèse soumise à critique incessante et destinée à transformer ce réel<sup>766</sup>.

Troisièmement, la formule allemande correspondante, "wissenschaftlicher Sozialismus", est attestée dès les années quarante du siècle dernier sous des formes légèrement variables, ainsi en 1842 chez Lorenz Stein<sup>767</sup>, en 1845 chez Karl Grün<sup>768</sup> où Marx et Engels la relèvent dans une sorte de catalogue qu'ils font des plagiats, incohérences et pataquès de Grün<sup>769</sup>.

Quatrièmement, la formulation allemande de Stein, de Grün, ou d'autres s'il s'en trouve, n'est à cette date qu'une transcription parmi d'autres des nombreuses formules anglaises et françaises, indéfiniment répétées alors dans la littérature socialiste et communiste et exprimant, selon les auteurs, l'exigence, la nécessité ou la découverte d'une ou de la science sociale, du socialisme comme science<sup>770</sup>.

Cinquièmement, si la science sociale ou le socialisme comme science sont à l'ordre du jour, il faut bien constater que chacun

les enténd à sa façon et que l'emploi de ces formules n'exclut pas chez leurs auteurs les fantaisies les plus échevelées données pour science. Sixièmement enfin, on trouve dans les années quarante chez Marx, Engels ou chez un de leurs proches, C. L. Bernays définissant leurs buts et leurs méthodes, les formules "wissenschaftliche Kommunisten"<sup>771</sup>, "wissenschaftlicher Kommunismus"<sup>772</sup>, c'est-à-dire communisme (ou communistes) scientifique(s), et en français chez Marx la notion de "science révolutionnaire"<sup>773</sup>.

Appellations diverses qui sont dans la logique de l'histoire et du langage: depuis qu'au début du siècle "la science sociale" avait été proclamée par Fourier, puis par Owen, Saint-Simon et ses disciples, comme une nécessité pour qui veut entreprendre de changer la société, depuis que cette "science sociale" était devenue au cours des années trente "socialisme" tout court, et que le terme, en raison même de sa large diffusion et des débats politiques auxquels il donna lieu dans la décennie suivante, perdait sa connotation scientifique, il va de soi qu'on ait ressenti le besoin de le surdéterminer en "socialisme scientifique" ou "socialisme rationnel", comme l'écrit le baron Colins<sup>774</sup>, pour le distinguer des courants sociaux franchement utopiques, millénaristes ou mystiques. Mais là ne s'arrête pas le problème car, même chez ceux qui proclament le socialisme ou le communisme comme science de la société, on est loin de s'entendre sur ce qu'est la science. Les grands noms de la science sociale ne sont d'ailleurs pas étrangers à la situation de confusion qui

règne vers 1840. Fourier considérait comme scientifiques non seulement ses analyses du fonctionnement de la société de son temps, agriculture, industrie, commerce national et international, système autarcique, etc., mais aussi et surtout ses spéculations sérielles et harmoniques et sa cosmogonie, admirable sans doute de poésie mais pas de sciences exactes. Saint-Simon, dont les considérations historiques et théoriques débouchent sur quelques unes des hypothèses les plus importantes du socialisme moderne (constitution et lutte des classes, exploitation, etc.) tendait à la mise en place d'une caste dirigeante possédant la science encyclopédique qui donne la clef du problème social et par là le pouvoir, tandis que le peuple devait se contenter d'un "nouveau christianisme", d'une "religion saint-simonienne" comme l'essayèrent certains de ses disciples<sup>775</sup>. Robert Owen de son côté développait un matérialisme social pratique, dont le postulat de base était la non responsabilité de l'homme individuel et la responsabilité de l'homme collectif, matérialisme un peu fruste qu'il déclarait religion sociale ou religion rationnelle<sup>776</sup>. On s'explique mieux ainsi par exemple que P. Leroux, "un homme dont le nom fait autorité dans la science" comme l'écrit La Fraternité<sup>777</sup>, considère comme également socialistes et scientifiques ses articles d'économie politique, ses brochures philosophiques schellingiennes ou krausiennes et ses ouvrages de mystique humaniste; il en irait de même, dans une mesure moindre, de C. Pecqueur et de bien d'autres. Proudhon, qui lui] va] aussi prônant le règne de la science<sup>778</sup>, entend par science

à la fois l'analyse économique et la métaphysique sérielle héritée de Fourier<sup>779</sup>, les débats sur la providence et la responsabilité de l'homme entre l'assiette de l'impôt et la balance du commerce<sup>780</sup>. Quand Cabet dit "science de la communauté" ou "religion politique"<sup>781</sup>, il faut entendre description minutieuse de la législation et du mode de vie imaginaires présentés dans son roman Voyage en Icarie; quand Ch. Southwell veut démontrer scientifiquement que "Socialism is a new science of society", il se contente de commenter des citations d'Owen<sup>782</sup>; quand Barmby parle de donner "scientific development and propagation to the vague ideas of community", il faut

'il présente] entendre par là] effusions sentimentales et projet de communauté expérimentale<sup>783</sup>. Quand Fresnoy parle du socialisme comme de "la science encyclopédique de la vie", il faut comprendre organisation de la société selon les principes d'un savoir total ordonné selon les seuls principes de la phrénologie, la science de la forme des crânes<sup>784</sup> - à quel racisme ne court-on pas là? Même des hommes comme Dezamy et May, qui ont poussé le matérialisme d'Owen et du 18e siècle français au maximum de ses possibilités en proposant de fonder la science de la société sur l'étude de ce qu'ils appellent "l'organisme humain" ou l'organisation humaine", c'est-à-dire sur les sciences de l'homme et de la nature (dont ils ne maîtrisent aucune malheureusement), pour en déterminer les rapports, même Dezamy et May parlent de la science comme d'une religion<sup>785</sup>. J'évoquerai pour mémoire seulement l'apôtre Jean Journet et le prophète Christian Albrecht - qui finirent

aliénés l'un et l'autre - pour qui la science ne peut être que révélation; ou encore l'anonyme Ethnicus pour qui la nouvelle révélation vient de la science démontrée de Robert Owen<sup>786</sup> ... Si, à l'inverse, on prend Ludwig Feuerbach qui déclare nécessaire une "wissenschaftliche Allianz" des Allemands et des Français en vue du socialisme<sup>787</sup>, il faut comprendre alliance philosophique en vue de promouvoir l'athéisme; de même quand son disciple Heß parle du communisme comme de l'empire de la science<sup>788</sup>. Et quand cet autre disciple de Feuerbach qu'est le journaliste Karl Grün emploie la formule de "wissenschaftlicher Sozialismus", on peut hésiter entre deux interprétations: ou bien ce socialisme scientifique est l'application aux catégories de la politique et de l'économie politique de la réduction anthropologique feuerbachienne - c'est ce qu'il dit être la méthode et le socialisme de Proudhon, "le Feuerbach français"<sup>789</sup> -, ou bien ce socialisme scientifique est un socialisme de savants, de lettrés - interprétation également possible étant donné qu'il parle précisément de Saint-Simon dans ce contexte<sup>790</sup>, interprétation qu'on retrouve encore vingt-cinq ans plus tard chez les membres de la Section bruxelloises de l'Internationale ou chez Bakounine.

En septembre 1869 en effet Désirée Brismée, César De Paepe et Eugène Hins, représentants de la Section de Bruxelles au Congrès de l'Internationale tenu à Bâle déclarent dans leur rapport: "on sait que la doctrine saint-simonienne, quoique bien incomplète, fut la première forme de ce socialisme scientifique mais peu populaire, recrutant ses adeptes parmi

les savants et non parmi les masses [...]. Ce que le saint-  
 -simonisme poursuit, ce n'est pas l'égalité des conditions;  
 au contraire, essentiellement hiérarchique, classant les hommes  
 suivant leurs facultés, il consacre l'inégalité sociale [...].  
 Mais à côté de ce socialisme antiégalitaire, se propage aussi  
 l'autre courant de la grande Révolution. Celui-ci se recrute  
 dans le sein même du prolétariat; représenté en France par  
 les morellistes, les babouvistes, les icariens, en Angleterre  
 par les spencéens et les owennistes, il réclame, lui, [...] l'  
 abolition de tous les privilèges quels qu'ils soient; ce  
 qu'il poursuit, c'est l'égalité réelle, l'égalité de fait  
 comme disait Babeuf. [...] Or, aujourd'hui, dans le sein de  
 l'Internationale, le socialisme scientifique et le communisme  
 populaire, sous les formes rajeunies et sous les dénominations  
 nouvelles de mutuellisme et de collectivisme, se dépouillent  
 de ce qu'ils avaient d'exclusif et d'absolu, tendent à s'em-  
 brasser, à se pénétrer dans une conception nouvelle de la so-  
 ciété [...] qui recherche à la fois des garanties pour l'in-  
 dividu et des garanties pour la collectivité"<sup>791</sup>. Je n'en-  
 trerai pas ici dans le débat sous-jacent et d'ailleurs mal  
 posé par les Bruxellois faute de connaissances historiques  
 précises entre marxistes, proudhoniens et bakouninistes. Les  
 inexactitudes de ce passage sont tout à fait caractéristiques  
 de l'abîme qui existe déjà entre cette seconde génération de  
 socialistes et d'internationalistes et celle des hommes  
 d'avant 1848; si on excepte l'oubli - considérable - de Fou-  
 rier parmi les initiateurs de la "science sociale", la prin-

cipale inexactitude du passage vient de ce que le "socialisme scientifique" est présenté comme "individualiste, procédant des encyclopédistes"<sup>792</sup> et s'opposant au "socialisme populaire" ou au "communisme populaire"<sup>793</sup>. Si cela peut être encore vrai de l'école saint-simonienne au sens strict, celle d'avant 1830, la situation se transforme du tout au tout avec la révolution de juillet: les Cours publics de Laponneraye, les Aphorismes de Lebon, à l'usage des ouvriers républicains et néo-babouvistes parisiens de 1831 à 1834, les Gedanken eines Republikaners de Th. Schuster en 1835 à l'usage des artisans et des ouvriers allemands à Paris, également influencés par le néo-babouvisme, et tant d'autres tracts et brochures précédemment évoquées, toutes ces sources de la "propagation orale" qui, selon Thoré, conduisit au communisme, relèvent d'un socialisme populaire désireux, voire assoiffé de science. Je n'en donnerai que quelques exemples concrets pris dans les années trente et quarante. Il existe aux Archives Nationales une pièce de la main du typographe Stévenot résumant l'intervention d'un des participants - sans doute Stévenot lui-même<sup>794</sup> - à une réunion clandestine tenue le 24 juillet 1834 où on peut lire que la séance de ce jour-là, consacrée à des problèmes tactiques de prise du pouvoir par l'insurrection, a lieu "pour émettre notre opinion sur les principes en vertu desquels nous pensons qu'une révolution devra s'opérer, plutôt que pour faire de la politique scientifique." Et l'orateur de s'expliquer: il a, dit-il, participé à toutes

les discussions des sociétés politiques qui ont pris pour programme "l'égalité réelle", "l'égalité des conditions sociales", "les principes d'abolition de la propriété individuelle", "l'intervention égale de chaque citoyen dans les affaires du pays", etc. Voilà ce qu'il entend par "politique scientifique", qui précède donc pour lui le débat sur la prise du pouvoir. Peu importe ici le niveau d'approfondissement théorique de ces discussions: la volonté et la conscience de fonder l'action en théorie - scientifiquement - sont affirmées de façon suffisamment claire et forte par un homme du peuple et non par un savant. On en trouverait bien d'autres exemples dans les années qui suivent, comme celui des Travailleurs Egalitaires déclarant que dans le système communiste "tout reposera sur le sens universel classé avec ordre"<sup>795</sup>, comme celui des ouvriers communistes français fondant en juillet 1841 L'Humanitaire, organe de la Science sociale<sup>796</sup> ou encore l'Association de formation ouvrière allemande de Londres prenant en octobre 1844 provisoirement le titre de Deutscher wissenschaftlicher Verein<sup>797</sup>. Voilà qui prouve suffisamment à mon sens que l'exigence scientifique, popularisée par les saint-simoniens en France, par les owenistes en Angleterre, était devenue dès le milieu des années trente au plus tard partie intégrante du socialisme et du communisme populaires.

Voilà qui prouve suffisamment aussi cette filiation du socialisme et du communisme à la fois populaires et "scientifiques" des années quarante par rapport au proto-socialisme du début du siècle, filiation ignorée de Kari Grün et des



Bruxellois de l'Internationale, niée parfois encore par certains historiens pour qui elle n'est qu'une construction a posteriori de Marx, Engels et de leurs successeurs. On ne saurait mieux rendre compte à mon avis de ce processus des révolutionnaires allant à la science ou de la science devenant révolutionnaire, ainsi que de la conscience que certains contemporains pouvaient en avoir, qu'en reprenant ici l'esquisse qu'en donne dès octobre 1840 Henry Celliez dans sa brochure Devoir des révolutionnaires. Celliez écrit en effet: "Il

) semble que sous l'Empire et la Restauration il y eut comme un...  
 ) temps d'arrêt, une sorte de repos général dans la succession  
 ) du travail philosophique. Seulement quelques savants isolés  
 ) ouvraient dans l'ombre des voies nouvelles à l'économie sociale.  
 ) Les plus éminents ont été Fourier et Saint-Simon. Le tort  
 ) principal des purs socialistes était de se séparer du mouve-  
 ) ment révolutionnaire. En formulant des théories d'organisation,  
 ) ils semblaient ne pas tenir compte du milieu social dans lequel  
 ) elles devaient être appliquées.

) Ils voulaient reconstruire la société à nouveau comme  
 ) sur une table rase. Mais la table n'est jamais rase; la société  
 ) n'est jamais absente d'elle-même. C'est sur la société avec  
 ) tous ses éléments et toute sa puissance qu'il faut agir. Il  
 ) faut se servir de la société pour réformer la société [...]  
 ) Cette insurrection purement spéculative ne pouvait pas plus  
 ) réussir qu'une insurrection purement matérielle.

) Aussi lorsqu'après 1830 ces doctrines se produisirent au  
 ) grand jour, elles purent bien attirer quelques esprits; la

jeunesse, ardente à l'innovation, y courut avidement. Mais le bon sens populaire eut bientôt découvert les vices de ces combinaisons conçues en dehors de la vie du Peuple. On commença à comprendre que la seule alliance des idées nouvelles avec les traditions révolutionnaires donnerait aux unes comme aux autres, pouvoir de vivre et de se répandre dans la société pour la transformer. Socialistes et révolutionnaires ont compris que la Révolution sociale ne peut se faire sans la Révolution politique, ni la Révolution politique sans la Révolution sociale; ou mieux encore, qu'il n'y a qu'une Révolution à la fois politique et sociale. [...]

Mais il faut soigneusement distinguer entre les promulgations de constitutions sociales a priori et cet échange successif des idées, par lequel le Peuple grandit et se fortifie.

Il ne s'agit pas de proclamer tout d'une pièce une organisation sociale tout entière, qui posera dès aujourd'hui la règle invariable de toutes les relations sociales et politiques; il ne s'agit pas de formuler une loi inflexible, à laquelle devra se soumettre la société, sous le bon plaisir et la garantie de tel ou tel dictateur. Ainsi se formerait tout au plus quelque secte éphémère, quelque petite société dans la grande société, une excroissance parasite sur l'arbre social.

Il s'agit de consulter la conscience universelle et d'interroger le Peuple sur son sentiment, puis d'exprimer en idées et en principes le sentiment populaire, qui est toujours

) juste. Le Peuple, en recevant ces formules, ces manifesta-  
 ) tions de la conscience et de la pensée individuelle, se les  
 ) assimile [...]; et il les transmet, ainsi sanctionnées, à de  
 ) nouveaux penseurs qui en déduiront toutes les conséquences.  
 ) Ainsi la science se fait"<sup>798</sup> .

Sous l'enveloppe encore idéaliste on voit là se profiler  
 la conception d'une science révolutionnaire ou du socialisme  
 scientifique comme théorie et pratique telle que Marx et Engels  
 vont la préciser et la délimiter à partir de 1844/1845, telle  
 surtout qu'ils vont la pratiquer en se mettant à l'étude de  
 la situation économique et sociale du prolétariat, c'est-à-  
 -dire de la société tout entière qui le sécrète et le refuse  
 tout à la fois. Déjà en 1842 L. Stein avait compris que  
 l'analyse du travail moderne débouchait sur une science géné-  
 rale de la société, c'est-à-dire sur le socialisme<sup>799</sup> . C'est  
 sans doute chez Engels, dans Umrisse zu einer Kritik der  
Nationalökonomie et Die Lage der arbeitenden Klasse in En-  
gland qu'on trouve les premières bases de cette connaissance  
 critique. Ainsi Engels écrit-il en 1845 dans la préface à ce  
 ) dernier ouvrage: "Die Lage der arbeitenden Klasse ist der  
 ) tatsächliche Boden und Ausgangspunkt aller sozialen Bewegun-  
 ) gen der Gegenwart, weil sie die höchste, unverhüllteste  
 ) Spitze unsrer bestehenden sozialen Misere ist. Der französi-  
 ) sche und deutsche Arbeiterkommunismus sind direkt, der Fou-  
 ) rierismus und der englische Sozialismus sowie der Kommunismus  
 ) der deutschen gebildeten Bourgeoisie sind indirekt durch sie  
 ) erzeugt. Einerseits, um den sozialistischen Theorien, ander-

) seits, um den Urteilen über ihre Berechtigung einen festen  
) Boden zu geben, um allen Schwärmereien und Phantastereien  
) pro et contra ein Ende zu machen, ist die Erkenntnis der pro-  
) letarischen Zustände deshalb eine unumgängliche Notwendig-  
) keit"<sup>800</sup> . Et deux ans plus tard Marx complète et théorise  
la réflexion fondamentale d'Engels dans Misère de la philo-  
) sophie: "De même que les économistes sont les représentants  
) scientifiques de la classe bourgeoise, de même les socialistes  
) et les communistes sont les théoriciens de la classe prolé-  
) taire. Tant que le prolétariat n'est pas encore assez déve-  
) loppé pour se constituer en classe, que par conséquent la  
) lutte même du prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore  
) un caractère politique, et que les forces productives ne se  
) sont pas encore assez développées dans le sein de la bourgeoi-  
) sie elle-même, pour laisser entrevoir les conditions maté-  
) rielles nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à  
) la formation d'une société nouvelle, ces théoriciens ne sont  
) que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes  
) opprimées, improvisent des systèmes et courent après une  
) science régénératrice. Mais à mesure que l'histoire marche  
) et qu'avec elle la lutte du prolétariat se dessine plus net-  
) tement, ils n'ont plus besoin de chercher la science dans  
) leur esprit, ils n'ont qu'à se rendre compte de ce qui se  
) passe devant leurs yeux et s'en faire l'organe. [...] Dès ce  
) moment, la science produite par le mouvement historique, et  
) s'y associant en pleine connaissance de cause, a cessé d'être  
) doctrinaire, elle est devenue révolutionnaire"<sup>801</sup> . Voilà

défini sans ambiguïté, dès 1847, le socialisme comme science, démarche à la fois scientifique critique et révolutionnaire pratique, et à ce titre jamais achevée, à cent lieues assurément de certaines formes de prétendu marxisme qui réduisent ce dernier à n'être qu'un corpus de formules doctrinaires et incantatoires; voilà défini le rapport dialectique du "socialisme scientifique" à l'utopie, qui en est une première forme et ne disparaît pas pour autant car, à la transformation des forces productives correspondent de nouvelles formes d'exploitation et, partant, de nouvelles formes d'affranchissement, par conséquent de nouveaux recours à des systèmes avant qu'une analyse appropriée ne rende compte de la situation nouvelle pour la transformer.

Que ni Marx ni Engels n'emploient alors les formules de "socialisme scientifique/wissenschaftlicher Sozialismus" n'est pas pour surprendre étant donné que le terrain pouvait paraître entièrement occupé, des platitudes sentimentales de Cabet aux spéculations de la nouvelle philosophie allemande, contre lesquelles ils voulaient promouvoir une science révolutionnaire. C'est sans doute dans ce contexte que s'explique un article anonyme de C. L. Bernays rédigé en janvier 1847 à Paris sous l'influence directe de la correspondance et des relations personnelles qu'il entretenait avec Marx à Bruxelles et avec Engels qui était alors lui-même à Paris<sup>802</sup>, dans lequel il qualifie leur entreprise de "communisme scientifique".

) Bernays écrit: "Der Communismus hat nämlich neben seiner [...] ( revolutionären, acuten, propagandistischen Bedeutung auch noch (

eine wissenschaftliche und, mir scheint, nicht eben so leicht zu erstürmende Position inne. Dieser wissenschaftliche, ernsthafte Communismus ist, soviel ich ihn kenne, von aller Exaltation frei - er affichirt weder die Menschwerdung des Menschen<sup>803</sup>, noch das Himmelreich auf Erden<sup>804</sup>, noch betet er Goethe "vom menschlichen Standpunkt aus" an<sup>805</sup>, noch löst er wie ein literarischer Lohnlakai Herrn Proudhons Schuhriemen<sup>806</sup>, noch glaubt er an irgend eine der Handwerksburschenutopien<sup>807</sup> oder an die Voyage en Icarie<sup>808</sup>, oder an die sentimentalen Schwärmereien von Lamartine oder La Mennais, noch ist Weitling sein Apostel und Moses (Heß) sein Prophet; aber er behauptet, vorurtheilsfrei den Grund unserer heutigen Productions- und Consumtions-Verhältnisse, wie die des gesamten Alltags-Lebenswandels der Menschen zu durchforschen, und dabei auf Quellen zu stoßen, welche eines Tages andere Gewässer als die unserer Nationalökonomien und Polizeiprofessoren zu Tage fördern müssen." A ce témoignage sur le vif correspond tout à fait le compte-rendu postérieur que Marx donne en 1860 dans Herr Vogt sur leur activité théorique et pratique d'avant 1848<sup>809</sup>.

Et lorsque, une génération plus tard, les deux hommes emploieront la formule de "socialisme scientifique", ce sera d'abord en référence explicite à cet avant 1848. Dans une ébauche de réplique commune à Bakounine qui leur reprochait d'avoir parlé de "socialisme savant/gelehrter Sozialismus", Marx note en 1875: "Das Wort 'gelehrter Sozialismus' (nie

gebraucht worden), 'wissenschaftlicher Sozialismus' (gebraucht worden nur im Gegensatz zum utopischen Sozialismus, der neue Hirngespinnste dem Volk aufheften will, statt seine Wissenschaft auf der Erkenntniss der vom Volk selbst gemachten sozialen Bewegung zu beschränken; sieh meine Schrift gegen Proudhon)", etc.<sup>810</sup> Les formulations de ce brouillon de Marx sont reprises purement et simplement de celles de 1845-1847 (certaines même rappellent Henry Celliez); et si on devait en avoir un doute la référence à son livre contre Proudhon suffirait tout à fait à le lever. Quelques années plus tard paraissait la première version de l'Anti-Dühring (1876-1878) par Engels, dont trois chapitres remaniés par l'auteur lui-même et traduits par Lafargue devaient constituer la brochure Socialisme utopique et socialisme scientifique, parue d'abord en français en 1880 avec une préface rédigée par Marx et signée de Lafargue, puis en allemand en 1882 sous le titre Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft<sup>811</sup>. Entre temps leur effort s'était porté à la fois vers la constitution d'une union ouvrière internationale, telle que la rêvait Flora Tristan en 1843, et qu'ils contribuent à fonder vingt ans plus tard environ, et vers la critique de l'économie politique, du "capitalisme", ainsi nommé par Jean-Baptiste Richard pour la première fois en 1842 - terme que Marx n'utilise pas une seule fois à ma connaissance dans Das Kapital<sup>812</sup> -, dans le but de maîtriser théoriquement et pratiquement l'économie. Faisant allusion au travail de Marx (et de lui-même) sur la

théorie de la valeur, Engels écrit justement dans l'Anti-Dühring en 1878: "Die Lösung dieser Frage ist das epochemachendste Verdienst des Marxschen Werks. Sie verbreitet helles Tageslicht über ökonomische Gebiete, wo früher Sozialisten nicht minder als bürgerliche Ökonomen in tiefster Finsternis herumtappten. Von ihr datiert, um sie gruppiert sich der wissenschaftliche Sozialismus"<sup>813</sup> .

### Transformer les hommes

Dans la mesure où cette volonté de savoir qui vise à comprendre et à maîtriser les forces naturelles et sociales mises en oeuvre dans le travail humain se concrétise dans l'étude historique des hommes et des sociétés, elle aboutit nécessairement à la conclusion qu'il n'existe pas de nature humaine interchangeable - mis à part les besoins physiologiques de base - conclusion qui seule peut justifier d'ailleurs le postulat de base de tout réformateur social (ou religieux) dont le but est, par un changement de la structure sociale et par l'éducation, de parvenir à changer les hommes. Et comme je l'ai esquissé pour la notion de "socialisme scientifique", il sera à nouveau possible de suivre ici dans le courant socialiste et communautaire puis communiste du 19<sup>e</sup> siècle la naissance à la fois de la sociologie moderne et des théories qui accompagnent la transformation des mentalités concernant la famille, l'argent, la propriété, la religion, la patrie, etc. Je me contenterai d'indiquer la convergence de la réflexion en ce domaine



de P. Leroux, des Humanitaires de 1841 et de Marx, pour prendre des hommes de formation intellectuelle, de milieux sociaux et de tempéraments aussi divers que possible. En 1826 Leroux écrivait dans Le Globe: "Notre intelligence n'est pas à nous; elle dépend de nos organes et du monde qui nous entoure." Et cinq ans plus tard dans son article Aux Philosophes: "Oui, j'en conviens avec vous, sophistes, l'homme est une force libre; mais vous savez que cette force a ses limites étroites, et que cette liberté cesse dans la folie ou l'excessive passion. Or qu'est-ce que la folie ou l'excessive passion, sinon le penchant inné en nous devenu aveugle et furieux faute d'être dirigé, ou satisfait, ou combattu par un développement normal de la vie qui rende heureux celui qui le recèle? Donc l'homme n'est une force libre qu'à la condition d'être associée et harmonisée avec les autres forces libres qui existent sur la terre. Or cette harmonie existe-t-elle avec la lutte du droit contre le fait: du droit qui est l'égalité des hommes, du fait qui est l'inégalité des conditions?"<sup>814</sup>

Quand en juillet 1841 les Humanitaires tirent les conclusions logiques de pareilles prémisses matérialistes (encore enveloppées chez Leroux d'une large part d'idéalisme), lorsqu'ils déclarent dans leur journal et dans leur propagande orale que le matérialisme doit être proclamé, que la famille, le mariage, les beaux-arts et le luxe, la patrie, la religion tels qu'ils existent dans la société de leur temps, doivent être abolis<sup>815</sup>, L'Atelier, d'un point de vue moraliste traditionnel a raison d'écrire: "Du reste, les autres communistes

le reconnaîtront tôt ou tard, l'Humanitaire est l'organe le plus conséquent et le plus avancé de la doctrine; il n'a rien dit qui ne soit contenu en principe dans les écrits des autres théoriciens; et, si ces derniers n'ont point encore sapé tous les préjugés, c'est, et nous les en félicitons, que le sentiment moral a dominé en eux la rigueur logique"<sup>816</sup> .

Marx, en qui le sentiment moral consistait précisément à exercer toute la rigueur de sa logique, définit à son tour dans une lettre du 28 décembre 1846 à Pavel Annenkov les bases matérielles qu'il est indispensable de connaître afin de savoir où faire porter l'action politique qu'il se propose de transformation de la société par l'émancipation des prolétaires: "Les hommes sont-ils libres de choisir telle ou telle forme sociale? Pas du tout. Posez un certain état de développement des facultés productives des hommes, et vous aurez une telle forme de commerce et de consommation. Posez certains degrés de développement de la production, du commerce, de la consommation, et vous aurez telle forme de constitution sociale, telle organisation de la famille, des ordres ou des classes, en un mot telle société civile. Posez telle société civile, et vous aurez tel état politique, qui n'est que l'expression officielle de la société civile. [...] Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les hommes ne sont pas libres arbitres de leurs forces productives - qui sont la base de toute leur histoire - car toute force productive est une force acquise, le produit d'une activité antérieure"<sup>817</sup> . C'est seulement à partir de

cette base où Marx théorise des constatations antérieures, comme celle de H. Celliez en 1840 selon laquelle "la société n'est jamais absente d'elle-même"<sup>818</sup>, qu'il peut écrire en conclusion du Manifeste la devise de la Ligue des Communistes "Proletarier aller Länder vereinigt euch!" C'est sur cet aspect politique de transformation de la société que je clorai cette brève analyse du débat du communisme des premières années quarante.

### Le problème du pouvoir. Démocratisme et dictature

Le problème tient apparemment tout entier dans cette double proposition contradictoire: la réalisation de la communauté des biens, du communisme est présentée comme l'avènement du pur "démocratisme"<sup>819</sup>, comme "the destruction of class rule"<sup>820</sup> puisqu'elle assure égalité et liberté à la partie la plus importante de la population; le moyen de sa réalisation, après la révolution, et selon les écoles, comme la dictature d'un seul, d'un comité ou d'une classe.

#### L'exercice de la souveraineté

A l'examen le problème se complique rapidement car on trouve des partisans de la dictature sans révolution comme Cabet, des adversaires de l'une et de l'autre et du communisme comme Proudhon qui s'accommoderaient volontiers de la dictature à leur propre profit<sup>821</sup>; et que dire de la dictature si elle devient le fait de la majorité? N'est-ce pas là la définition de la démocratie? Le problème apparemment simple

renvoie immédiatement à une théorie du pouvoir. Or il est évidemment impossible de traiter en quelques pages des conceptions du pouvoir de Grotius à Marx en passant par Vico, Montesquieu, Rousseau, Robespierre, Babeuf et l'anarchisme; il y faudrait consacrer une analyse historique et comparative des théories et des vocables se rapportant à "l'exercice de la souveraineté" pour parler avec Rousseau<sup>822</sup>, complémentaire de la présente étude qui est consacrée en priorité à l'aspect social des théories et des vocables communautaires. J'envi-sagerai donc la question par le biais concret du débat engagé à l'automne 1839 par Théophile Thoré avec les néo-babouvistes et poursuivi par lui avec les communistes de 1840 à 1842.

#### L'abolition du prolétariat

Lorsque Thoré entreprend dans le Dictionnaire Politique et dans le Journal du Peuple de définir ce qu'il nomme alors "Babouvisme", c'est-à-dire le courant qui va se révéler être le communisme populaire des années quarante, son refus de la conception communautaire/communiste du pouvoir porte sur trois points principaux: l'annonce que la révolution sociale communiste doit être la dernière, la volonté affichée de sa réalisation immédiate et le moyen de la dictature provisoire pour sa réalisation<sup>823</sup>. En ce qui concerne "la réalisation immédiate", il ne peut s'agir que d'une simplification outrancière de Thoré que dément la mise en place souhaitée, de Babeuf à Buonarroti, Blanqui, Cabet, etc.<sup>824</sup> d'une dictature provisoire et/ou d'une période de transition de la situation actuelle à l'état de communauté, simplification que Thoré tire sans doute de sa fréquentation des putschistes blanquistes et

de certains néo-babouvistes qui, en 1839/1840, vont prendre ou à qui on donne le nom de "communistes immédiats"<sup>825</sup> plutôt que du livre de Buonarroti qui est sa source principale écrite. En ce qui concerne "la révolution dernière", il est évident que les plébéiens ou sans-culottes de l'an IV, comme les prolétaires de 1840, ne pouvaient imaginer de révolution sociale allant au-delà de celle qui devait supprimer leur exploitation par la bourgeoisie après que cette dernière se soit libérée violemment de 1789 à 1792/1793 du joug de la féodalité, puisqu'ils espéraient par cette révolution nouvelle parvenir à la société sans classe - qui est aussi le vœu de Thoré. Ce dernier écrit en effet en 1839: "La nation française est [...] divisée en deux classes, et la classe la plus nombreuse subit l'exploitation de la minorité. [...] La société démocratique est celle où il n'y a plus diverses classes dans l'Etat, mais un Peuple véritable, une association d'hommes tendant tous au même but, chacun selon ses facultés"<sup>826</sup>. Profession de foi qu'il confirme lors de son procès, à l'audience du 8 janvier 1841: "Je suis convaincu que la société tend à l'abolition du prolétariat, et que la doctrine démocratique, seule, en a les moyens"<sup>827</sup>. Ainsi, à le lire, Thoré n'envisage pas plus que les communistes de son temps de révolution pouvant aller au-delà de "la société démocratique" à laquelle il aspire comme eux. Cela aurait en effet impliqué, pour les uns comme pour les autres, que la société sans classe pourrait engendrer une nouvelle forme d'exploitation où eux-mêmes seraient en position d'exploiteurs. Hypothèse qui ne pouvait pas même les effleurer.

Quelle dictature?

Reste le point central de l'exercice de la souveraineté, à savoir la prise du pouvoir et le maintien au pouvoir par le moyen de "la dictature provisoire" babouviste, néo-babouviste, et blanquiste, dont Marx et Engels feront la "dictature de classe du prolétariat/ Klassendiktatur des Proletariats"<sup>828</sup>. Formulation dont on ne connaît malheureusement que trop la falsification politique et la sanglante dérision au 20e siècle sous sa forme stalinienne qui ne laisse subsister que la dictature d'un despote appuyé sur un appareil bureaucratique, ou la dictature de cet appareil se perpétuant lui-même, et dirigée contre la population tout entière écartée du pouvoir de décision économique et politique, autrement dit la dictature exercée sur une population réduite à l'état de prolétariat. Si donc, comme l'écrit Engels à l'automne 1847: "Der Kommunismus ist die Lehre von den Bedingungen der Befreiung des Proletariats"<sup>829</sup>, il y a un abîme entre l'un et l'autre emploi, et il est nécessaire de situer historiquement les premières formulations de "la dictature du prolétariat" pour comprendre cette notion, pour comprendre aussi pourquoi, parmi les premières victimes du stalinisme, on compte les principaux spécialistes du marxisme que rassemblait l'Institut du Marxisme de Moscou, alors dirigé par Rjazanov.

La souveraineté du peuple

Revenons en 1840. "Qui dit Classe dit oppression", écrit alors le républicain Edouard Duclerc dans un article du Dictionnaire Politique<sup>830</sup>; opinion partagée, comme on l'a vu plus haut, par le socialiste Thoré, qui leur vient à l'un comme à l'autre des analyses antérieures des saint-simoniens

et des néo-babouvistes<sup>831</sup>. Ce que revendiquaient les sans-culottes et que revendiquent les communistes est "la souveraineté du peuple" et non celle d'une fraction<sup>832</sup>. Mais les analyses commencées avec Babeuf, poursuivies par Saint-Simon et tous les socialistes des années trente sur la constitution des classes et sur l'exploitation, la réalité politique de la bourgeoisie Louis-Philippe se refusant obstinément à remettre ne fût-ce qu'une parcelle de pouvoir à la partie exploitée du peuple<sup>833</sup>, amènent républicains et communistes à abandonner progressivement le terme indifférencié de "peuple" (quand ce n'est pas celui d'"humanité") au profit de celui de "prolétariat". La revendication exprimée dès 1831 par Blanqui ou Laponneraye n'est donc plus, face à la souveraineté organisée de la bourgeoisie, la souveraineté du peuple mais celle du prolétariat<sup>834</sup>. Heinrich Heine, observateur de la société française, constate simplement ce fait en 1842 lorsqu'il oppose à la situation présente de "Bourgeoisie-Regiment" la volonté de "Proletarierherrschaft" exprimée par les communistes<sup>835</sup>.

#### Dictature de classe de la bourgeoisie

C'est à partir de 1850 seulement, après l'écrasement des révolutions démocratiques européennes de 1848 par diverses formes de coalition entre la féodalité subsistante et la grande bourgeoisie, que Marx et Engels emploient pour la première fois la formule "dictature (de classe) du prolétariat/ (Klassen)diktatur des Proletariats"<sup>836</sup>, là où ils écrivaient jusqu'à cette date souveraineté de classe ("Klassenherrschaft") que ce soit à propos de la bourgeoisie ou du prolétariat<sup>837</sup>.

Or, dans la situation historique où ils se trouvaient en 1850 - et au-delà - de même que dans la situation où se trouvaient les sans-culottes de l'an IV, cette domination ou dictature du prolétariat n'est rien autre chose que le corollaire appliqué à la "classe la plus nombreuse" du principe de la "démocratie" ou de la "souveraineté du peuple" proclamée dès 1789 par la bourgeoisie et dont elle avait jusque là écarté la majeure partie du "peuple". Le suffrage universel demandé par certains, comme Restif, dès 1789, n'avait jamais été accordé (encore moins la "participation de tous à tout" comme le revendiquaient les néo-babouvistes des années trente<sup>838</sup>), si ce n'est en France, pour la moitié mâle de la population seulement, par la Constitution de 1793 dont l'application fut empêchée par la guerre puis par la réaction thermidorienne, et en 1848 en France à nouveau où la classe politique antérieure, la seule existante ou presque, qui avait soutenu la Monarchie jusqu'en ses derniers instants, se perpétua au pouvoir sous la République, faute d'éducation civique de la majorité du "peuple", par le moyen du suffrage universel. Mallet du Pan se récriait en 1796 sur "les horreurs du républicanisme démocratique"<sup>839</sup> dont il explique ainsi le vice fondamental: "ce n'est pas tout que la nation ait des représentans, si les intérêts dont la société se compose, ne sont pas défendus dans une juste proportion, contre les sophismes et les invasions de la volonté générale. TOUT FUT RENVERSÉ, LORSQU'ON TRANSPORTA LE DROIT DE VOTER, DE LA PROPRIÉTÉ A LA POPULATION"<sup>840</sup>. A ces récriminations Babeuf ou Marx au-



raient pu répondre en 1796 comme en 1850, à propos des luttes des classes en France, que la bourgeoisie victorieuse de la féodalité dès 1792 avait justement su défendre ses intérêts par ses représentants, que jamais la volonté générale n'avait été consultée, que jamais le droit de voter n'avait quitté la propriété des instruments de travail pour la population. C'est ce phénomène et son résultat global que Cabet nommait en 1839 "révolution bourgeoise" et Marx en 1852 "die uneingeschränkte Despotie einer Klasse über andre Klassen"<sup>841</sup>.

#### Dictature de classe du prolétariat

A cette dictature de la minorité bourgeoise, la tradition babouviste et communiste du 19<sup>e</sup> siècle oppose donc le projet d'une autre dictature pour la réalisation de la démocratie. Encore faut-il préciser brièvement quels types de dictatures sont envisagés. Chez Babeuf et les Egaux, il s'agit de la dictature transitoire d'un Directoire collectif, destinée à briser la faction aristocratique et bourgeoise et à introduire l'égalité économique et sociale, la communauté. Chez Buonarroti et les néo-babouvistes, il s'agit de la dictature d'un "Gouvernement provisoire" qui "doit préparer la Constitution populaire qui doit compléter et clore la révolution"<sup>842</sup>; ce gouvernement est ainsi défini: "Le concert des hommes à qui nous voudrions confier le soin de former ainsi l'autorité révolutionnaire s'établirait par une société secrète établie de longue main d'après les principes du Monde [ie. de la Charbonnerie Démocratique]. Elle emploierait l'activité des Sociétés secondaires et des Fédérations pour diriger le choix populaire sur les candidats désignés"<sup>843</sup>; le but final reste

l'établissement de la communauté. Les textes néo-babouvistes des années trente n'en sont que des variantes en ce qui concerne ce point précis<sup>844</sup>, et le principe est encore celui sur lequel Lénine fondera l'action nécessairement clandestine des révolutionnaires russes sous l'autocratie tsariste<sup>845</sup>. Etienne Cabet ne conçoit pas non plus autrement le passage de la société féodale-bourgeoise à la communauté généralisée que par le moyen de la dictature transitoire et révolutionnaire qu'il met entre les mains d'un seul homme, Icar, suffisamment sage et bon pour y renoncer — mais la réalité n'est pas aussi facile à maîtriser que le roman utopique<sup>846</sup>.

Parti politique / Parti communiste

En ce qui concerne Marx et Engels et l'usage qu'ils font de la formule "dictature du prolétariat", il faut d'abord préciser qu'en toute occasion depuis le début de leur activité intellectuelle, journalistique et dans les organisations, de leur activité préparatoire par exemple à la fusion de la Ligue des Justes avec leur Comité de correspondance communiste en Ligue des Communistes jusqu'à la fondation de l'Internationale et à l'activité du Parti Social-démocrate allemand, ils ont toujours opté contre les méthodes conspiratives et, dans toute la mesure du possible, pour une action légale, et qu'ils n'ont jamais légiféré dans l'avenir ni dans l'abstrait. Ainsi ont-ils participé dans les années quarante à un processus historique en cours, la constitution de véritables partis politiques ou organisations ouvrières internationales démocratique<sup>847</sup> auxquels tendaient alors les démocrates, les socialistes et les

communistes européens tendance représentée non seulement par les deux grands mouvements britanniques de l'owenisme et du chartisme, mais aussi par celui des meetings de Jacob Kats et Jean-Louis Labiaux en Belgique, par la propagande cabétiste pour un parti communiste icarien, même s'il ne s'agissait là en fait que d'un parti au sens ancien, c'est-à-dire d'une vague communauté d'idées (toute association politique restant interdite en France), représentée aussi par Flora Tristan qui, constatant que "depuis 89 la classe bourgeoise EST CONSTITUÉE" politiquement s'entend, appelle "maintenant à CONSTITUER LA CLASSE OUVRIÈRE" <sup>848</sup>. Leur action en ce domaine, outre son caractère théorique, a un aspect pratique important dans la mesure où par la proposition qu'ils firent de tenir un Congrès régulier de l'organisation, ils furent parmi les promoteurs d'une démocratisation décisive de la Ligue des Justes et des Communistes, et des organisations qui leur succédèrent <sup>849</sup>. Le parti ainsi constitué ou en voie de constitution n'est pas pour eux la secte qui doit ensuite exercer la dictature - Engels s'insurge encore en 1874 violemment contre pareille interprétation <sup>850</sup> -, il est un outil de formation et d'information de la classe ouvrière, avant, pendant et après l'événement révolutionnaire qui doit préparer la "dictature du prolétariat". <sup>851</sup>

#### La Commune de Paris

Pour Marx et Engels la perspective de la dictature de classe du prolétariat est une vision globale de la transformation des rapports de production pour l'établissement d'une

société qui ne soit plus fondée sur l'exploitation de la majorité par une minorité. Le seul exemple concret auquel il leur fut donné de se rapporter dans leur existence est celui de la Commune de Paris, où, en mars 1871 la population entière fut appelée à voter, et dont Marx, écrivant au nom du Conseil Général de l'Internationale la même année, déclare: "Son vrai secret le voici. La Commune était essentiellement le gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte entre la classe qui produit et celle qui exploite, la forme politique enfin découverte grâce à laquelle on arrivera à l'émancipation du travail. [...] La Commune, disent-ils [ses adversaires], veut abolir la propriété, base de toute civilisation! Oui. messieurs, la Commune prétendait abolir cette propriété spéciale à une classe qui fait du travail de tous la fortune de quelques-uns"<sup>852</sup>. Et Engels précise dans l'introduction qu'il rédige à une édition allemande de ce même texte en 1891: "Diktatur des Proletariats. Nun gut, ihr Herren, wollt ihr wissen, wie diese Diktatur aussieht? Seht euch die Pariser Kommune an. Das war die Diktatur des Proletariats"<sup>853</sup>.

Reste cependant que, si la notion ainsi explicitée est coextensive à "démocratisme", la formulation héritée du néo-babouvisme et du blanquisme était dangereuse, comme le prouve suffisamment l'emploi qui en a été fait depuis.

#### Utopie et dictature

Ne pouvant en général, c'est-à-dire dans leur tête<sup>854</sup> - préjuger des modes concrets des luttes politiques à venir, Marx et Engels ne se hasardent pas à en tracer le plan. Ce ne

sont pas eux qui rédigent jusqu'en ses moindres détails la Constitution future de l'Humanité, mais bien Weitling par exemple, à la suite de Fourier et de tant d'autres, dans ses deux grands textes utopiques de 1839 et 1842, Die Menschheit et Garantien. C'est Weitling qui prévoit expressément dans le premier de ces textes l'institution de maisons de correction du système communautaire<sup>855</sup>, qui au chapitre des Garantien intitulé "Thérapeutique philosophique" légifère ainsi: tout malade, considéré comme mineur (et par conséquent irresponsable) durant tout le temps de sa maladie, est placé sous la tutelle exclusive des médecins (art. 2); quiconque, s'opposant à la réglementation prévue pour le bien commun, trouble l'harmonie sociale, doit être traité en malade (art. 10); les individus dont l'état de santé physique ou mentale est de nature à troubler l'ordre public sont à isoler de la population par relégation sur des îles ou en tous autres lieux éloignés (art. 5, 6 et 8)<sup>856</sup>. Il ne s'agit pas de déclarer ici Weitling responsable des goulags concentrationnaires ou psychiatriques du 20e siècle, mais de constater simplement que le rêve utopique pour la réalisation du bonheur peut être porteur d'aberrations monstrueuses.

Ce n'est pas non plus Marx ni Engels, mais le moraliste libertaire et anarchiste Proudhon qui écrit sous la date du 31 octobre 1845 à propos de l'Association Progressive Ouvrière qu'il envisage de lancer: "Eviter dans mon projet les airs menaçants: chercher plutôt la conciliation des intérêts [...].  
- La Bourgeoisie, tutrice et institutrice du prolétariat: -

avantage pour elle, dans la période de transition et après. Ce sera doubler mes forces que d'avoir pour moi la loi, le droit, l'équité, la force, la raison, la modération, et même la charité chrétienne [...]. Mes opinions une fois connues, je les défendrai envers et contre tous, même contre le prolétariat. Car comme je l'ai dit: dussé-je sacrifier le genre humain, je le sacrifierais à ce qui me semble la vérité, et j'aurais l'orgueil de penser en faisant ce sacrifice que je représente à moi seul l'humanité, et qu'en perdant un million de millions d'hommes, rien n'est perdu"<sup>857</sup>. Et, revenant sur ce thème un an plus tard, en août 1846: "Eliminer les hommes de toute opinion, qui par des manifestations d'opinions ont prononcé eux-mêmes leur déchéance. [...] Point de haines.- Eliminer par principe. [...] Ma place une fois prise, personne ne peut songer à me la disputer"<sup>858</sup>. Paranoïa mégalomane, inoffensive, dira-t-on, puisque confiée au secret de carnets intimes. A voir. Jamais ni Babeuf ni Marx, ni les insurgés lyonnais de 1831, ni Napoléon Lebon, ni Blanqui, ni les Travailleurs Egalitaires ou les exilés de la Société Démocratique Française, du Communistischer Arbeiter-Bildungs-Verein de Londres, même au coeur des luttes les plus violentes, n'ont rien écrit de semblable, et si les Egaux ont pu proclamer en pleine Révolution "L'Egalité réelle ou la mort!", c'était leur propre mort qu'ils envisageaient.

## CONCLUSION

Il y a quelques années un historien français et un anglais, Jacques Godechot et Alfred Coblan soulignaient la nécessité et "l'urgence d'un vocabulaire politique, social et économique de la Révolution" permettant une analyse plus serrée du phénomène révolutionnaire de 1789 à 1799 par l'impact et la signification exacte du vocabulaire neuf ou rénové des hommes de cette époque<sup>859</sup> ; un linguiste et lexicographe allemand, Waldemar Wunderlich, qui travaillait alors à l'élaboration collective d'un dictionnaire de la langue de Marx et Engels, notait que pour la compréhension des théories du communisme contemporain "eine wichtige Aufgabe [...] ist die Aufhellung der Vorgeschichte der marxistischen Theorie"<sup>860</sup> .

Je ne prétends pas avoir rempli ici ces deux tâches qui requerraient d'autres moyens; mais le présent travail, dont l'objet a été de suivre les hommes et le langage communautaires de la période pré-révolutionnaire à celle où socialisme et communisme s'imposent comme théories et organisations politiques, me semble se situer à l'intersection exacte de l'une et de l'autre. Il permet de constater entre autre que le langage et les théories des socialistes et communistes des années quarante et de leurs successeurs s'inscrivent dans une histoire des doctrines communautaires commencée par d'autres - ce que n'ont jamais nié d'ailleurs ceux qui possédaient quelque sens historique comme Leroux, Pecqueur,

Dezamy, 'Villegardelle, Harney, Marx ou Engels - et que même les concepts dont on serait tenté de leur attribuer la paternité exclusive (que ce soit pour les en louer ou les en blâmer) ne sont pas toujours de leur invention et ont souvent une genèse qui remonte au moins aux premières décennies du siècle, si ce n'est aux dernières du 18e siècle, même s'ils les ont faits leurs et les ont en conséquence profondément marqués du sceau de leur génie et de leur méthode. Réciproquement une approche du socialisme et du communisme contemporains par leurs origines un peu lointaines semble indispensable à une connaissance en profondeur du phénomène et à la clarté comme à la précision des débats le concernant. "C'est en considérant les choses dans leur genèse, ici comme ailleurs, qu'on en obtient la meilleure intelligence" a déjà dit Aristote<sup>861</sup> .